

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :



- L'éducation du sens religieux* ÉDITIONS SPES
L'éducation de l'homme conscient ÉDITIONS SPES
La méthode Montessori ÉDITIONS SPES
Dictées muettes ÉDITIONS SPES
Entraînement à l'attention ÉDITIONS SPES
Éducation biblique ÉDITIONS DE L'ÉLAN (Casterman)
Éducation du sens liturgique ÉDITIONS DU CERF
Le sens de l'arithmétique ÉDITIONS SPES
Le sens de la géométrie ÉDITIONS SPES
Le Silence, à l'ombre de la Parole ÉDITIONS CASTERMAN

LA LITURGIE DU GESTE

NIHIL OBSTAT :

H. VAN HAELST,
can., libr. cens.

IMPRIMATUR :

Tornaci, die 20 Decembris 1956

† Julius LECOUVET, *vic. gen.*

Édité par les Établissements Casterman, Tournai (Belgique)

© Casterman 1956

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

« BIBLE ET VIE CHRÉTIENNE »

La Liturgie du Geste

par

HÉLÈNE LUBIENSKA de LENVAL

2^e ÉDITION

1957

CASTERMAN • TOURNAI • PARIS

ÉDITIONS DE MAREDSOUS • BELGIQUE

SAINT PIE X
QUI, POUR TOUT INSTAURER
DANS LE CHRIST
APPELIEZ LES FIDÈLES
A « PARTICIPER ACTIVEMENT
AUX SAINTS MYSTÈRES »,
VEUILLEZ BÉNIR
CE PETIT LIVRE



2006/187

CH E 019(2)

Initiatives divines

Dans les relations de l'homme avec Dieu l'initiative appartient nécessairement à Dieu : l'élan de l'homme est déjà un effet de l'attouchement divin. *Nul ne vient à moi, dit Jésus, si le Père ne l'attire* (JEAN 6, 44). Et saint Paul explique : *Car c'est Dieu, qui selon sa bienveillance, opère en vous le vouloir et le faire* (PHIL. 2, 13).

Initiative divine que l'Alliance avec Abraham, dont le prosternement devait servir de modèle à tous les croyants. Initiative divine que la Liturgie mosaïque dictée sur le Sinaï et dont chaque détail préfigure la Nouvelle Alliance. Initiative divine que la Parole mise dans la bouche des prophètes, dont se nourriront les Liturgies synagogale et chrétienne. Initiative divine que chaque geste de Jésus-Christ, destiné à se répercuter dans la Liturgie de l'Église jusqu'à la fin du monde.

Toutes les fois que, mû par la grâce, l'homme se met à la disposition de son Seigneur, Dieu lui intime un ordre, et cet ordre est toujours une action : non pas une formule verbale, mais bien un déplacement du corps dans l'espace.

Ote tes sandales, dit Dieu à Moïse (EX. 3, 5). *Lève-toi et va dans le pays que je te montrerai*, ordonne Dieu à Abraham (GEN. 12, 1). *Prends une table et écris dessus*, enjoint Dieu à Jérémie (JÉR. 30, 2). Plus tard Jésus exigera de même une action : *Suis-moi* (MATTH. 9, 9); *Vends ce que tu as* (MATTH.

19, 21); *Va chez les tiens* (MARC 2, 11); *Descends vite* (LUC 19, 5); *Allez, enseignez en baptisant* (MATTH. 28, 19); *Faites ceci en mémoire de moi* (LUC 22, 19).

Le souvenir ineffaçable de ses rencontres avec Dieu pousse l'homme par la suite à reproduire le geste qui lui a été dicté ou inspiré au moment mémorable.

Il le refait donc dans l'espoir de retrouver l'intimité de ce moment; il l'enseigne à d'autres; et c'est ainsi que les gestes d'adoration, de révérence, d'offrande ou de soumission, jaillis du cœur d'un élu depuis Abraham, transmis de génération en génération, sont parvenus jusqu'à nous en devenant des gestes liturgiques.

Regarder la Liturgie dans son fonctionnement, en tant qu'hommage à Dieu, est correct encore que restrictif. Dans ce cas « geste liturgique » veut dire « geste d'hommage » et « liturgie du geste », « hommage du geste ».

Mais si, avec saint Benoît, on considère la Liturgie selon son origine, comme « œuvre de Dieu », irruption divine dans la vie humaine et le geste liturgique comme l'élan de l'homme sous l'emprise de Dieu, dès lors « Liturgie du geste » veut dire : signe visible de l'Invisible Présence.

I

GESTES LITURGIQUES DE JÉSUS-CHRIST

Comme tout homme, Jésus-Christ s'est exprimé par le geste tout autant que par la parole. Ayant choisi un peuple à un moment donné de l'histoire, Il en a adopté les usages, les pratiques, la mimique, soit : les gestes. Les Évangélistes en ont indiqué quelques-uns sans les décrire. En effet comment décrire un geste ? Essentiellement évanescents, parce que transitoire, le geste échappe aussi bien à la parole qu'à l'art pictural. L'artiste saisit le geste au moment où il se fige en une attitude. Quant à l'écrivain, renonçant à l'analyse fastidieuse des points d'arrêt successifs qui composent la courbe du geste, il se contente de l'évoquer d'un mot, laissant au lecteur le soin de le reconstituer dans son imagination. Hélas ! Les évocations, forcément subjectives, influencées par le milieu ambiant de chacun, s'écartent beaucoup de ce que l'écrivain avait eu en vue. Des verbes sensés évoquer des actions aussi courantes que : manger, dormir, saluer, prier, peuvent suggérer des gestes totalement différents.

Entre les gestes de Jésus-Christ et nous s'interposent non seulement vingt siècles de bouleversements sociaux, qui, chaque fois, transforment les mœurs, mais aussi vingt siècles d'art chrétien, qui à chaque époque représente le Christ selon des canons contemporains. Sur les sarcophages des premiers siècles il a la grâce juvénile d'Apollon ; dans les mosaïques byzantines la majesté de l'empereur ; dans les fresques du Moyen Age la réserve des moines et dans les œuvres de la Renaissance l'exubérance qui était la note

dominante de l'époque. D'où, dans l'imagination de l'homme d'aujourd'hui, un accumulement de clichés parfaitement arbitraires.

Pour retrouver les gestes authentiques de Jésus-Christ, avec toute la signification qu'Il leur donnait, il faut, d'une part les replacer dans la tradition biblique et, d'autre part, en recueillir les vestiges dans la tradition liturgique de l'Église. La Liturgie entière se résume en effet dans cet ordre du Christ aux Apôtres : *Faites ceci en mémoire de moi* (LUC 22, 19). Les gestes liturgiques essentiels sont, partant, ceux que les Apôtres ont faits en se remémorant tout ce qu'ils avaient vu faire à leur Maître.

Parmi les gestes du Christ évoqués par l'Évangile il y en a que le Seigneur accomplit en tant qu'homme, pour rendre gloire à son Père et donner l'exemple aux hommes; et d'autres, qu'il accomplit en tant que Dieu, bouleversant les lois de la nature, afin de frapper les hommes, les convertir et leur donner la vie de Dieu. Les uns sont des gestes d'humilité, les autres des gestes de puissance. Les uns et les autres sont des gestes liturgiques en ce sens que la Liturgie est tout à la fois œuvre de miséricorde divine envers l'homme et œuvre de justice de l'homme envers Dieu.

Gestes d'humilité

Jésus-Christ inaugure son ministère par un acte éminemment liturgique : le baptême. Cette fois, fait unique dans sa vie, il n'en est pas le célébrant, car c'est à Jean qu'il demande de célébrer le rite selon l'usage établi. Comme le Baptiste se récuse en disant : *C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi et tu me demandes le baptême?* Jésus insiste : *Laisse faire maintenant, il nous faut accomplir toute justice* (MATTH. 3, 14. 15).

Ainsi donc, Jésus, *le Saint et le Juste*, comme dira saint Pierre (ACT. 3, 14), accomplit-il la justice par un acte liturgique. Il entre dans l'eau, tandis que Jean exécute les gestes de sa fonction.

Quels sont ces gestes? Aucun document écrit ou pictural ne les a conservés. Les évangélistes s'en remettent à l'expérience de leurs lecteurs, qui ont tous été baptisés le plus souvent dans la rivière la plus proche de leur ville natale. Quant aux artistes des siècles suivants, obligés de choisir un moment d'arrêt dans l'action, ils ont stylisé l'attitude qui à leur idée résumait le mieux le sens de l'événement. Dans l'antiquité et au début du Moyen Age ils se sont appliqués à rappeler que Jésus s'était plongé dans l'eau, comme il allait se plonger dans la mort pour en ressusciter. Mais comment représenter un homme qui a disparu? Ils revêtaient donc Jésus d'une robe sombre sur laquelle couraient de petites vagues blanches (Ainsi à Sainte-Praxède de Rome, dans

l'abside). Ou bien ils donnent au Jourdain la forme d'une montagne bleue, transparente, qui recouvre Jésus jusque par-dessus la tête. Jésus est vêtu. En effet, dans les pays chauds on n'hésite pas à tremper ses vêtements, car ils sèchent rapidement au soleil.

Avec le temps les préoccupations des artistes changent de nature, elles sont d'ordre esthétique plus que historique. On ne représente plus Jésus plongé dans le Jourdain, mais au moment où il se tient sur la berge, et le ciel s'ouvre au-dessus de lui. Jean-Baptiste placé un peu plus haut que Jésus verse de l'eau sur sa tête. Cette disposition, pour esthétique qu'elle soit, ne rend pas la tradition vivante, car il est certain que le baptême de Jean, comme celui des premiers chrétiens, exigeait l'immersion. Celle-ci est restée en usage dans l'Église byzantine pour le baptême des nouveau-nés. Voici quels sont alors les gestes du célébrant : d'une main il soutient le petit corps, de l'autre il lui recouvre le visage de façon à boucher les yeux, le nez, la bouche et les oreilles. D'un geste rapide il le plonge dans l'eau, si bien que pendant un instant l'enfant est littéralement noyé. Cela dure un clin d'œil, mais cela suffit pour symboliser la mort et la résurrection. Le baptême des adultes devait, à l'origine, comporter le même geste symbolique de noyade, et le rôle du baptiseur devait consister à maintenir la tête du baptisé sous la surface, sinon, de faire couler l'eau sur sa tête.

L'immersion rituelle en tant que symbole de purification spirituelle n'est pas exclusivement juive : l'Inde l'a toujours pratiquée dans ses rivières saintes, surtout dans le Gange. Une jolie histoire de là-bas nous renseigne en passant sur le rôle du baptiseur.

Un jeune disciple — « chéla » — désirait ardemment goûter l'extase — « samadhi » — et se désolait de ne point la connaître. Son maître — « le gourou » — l'emmène au Gange où tous les deux s'enfoncent jusqu'au cou. Alors le maître appuyant sa main sur la tête du disciple la tient plongée dans l'eau. Tel est le rite habituel, mais cette fois le maître le prolonge tellement, que le disciple, suffoquant, se redresse. « Écoute, lui dit le gourou, lorsque tu désireras samadhi plus ardemment que tu ne désirais l'air en étant dans l'eau, alors seulement tu seras prêt à connaître samadhi et tu la goûteras. »

De ce récit, très significatif par ailleurs, retenons le geste du gourou. N'est-ce pas celui du Baptiste ? Ne pouvons-nous pas supposer qu'aux pénitents accourus à lui il appuyait la main sur la tête, étant entré dans l'eau avec eux, pour s'assurer qu'ils ont été complètement immergés. Ou bien, le rituel n'étant pas rigide, le Baptiste prenait de l'eau dans le creux de sa main et la faisait couler sur la tête inclinée du baptisé ? Cela revenait au même, l'essentiel étant que la tête soit lavée par l'eau lustrale¹.

A défaut d'immersion, c'est le geste de faire couler l'eau sur la tête qui a passé dans la tradition romaine et dans celle des Byzantins lorsqu'il s'agit du baptême d'adultes².

1. Les manuscrits découverts dans le désert de Juda, en nous révélant l'existence de la communauté de Qumram, spirituellement très proche de Jean-Baptiste, n'apportent aucune précision à ce sujet, du moins pour autant que je puis en juger d'après le livre de G. VERMÈS, *Les manuscrits du Désert de Juda*, Paris, Desclée et C^{ie}, 1953.

2. Les Éthiopiens baptisent par immersion aussi bien les adultes que les enfants. Quand il s'agit d'une femme, une autre femme est chargée de conférer le baptême. Unique occasion où une femme remplit une fonction d'Église. Une belle coutume éthiopienne veut que les adultes « renouvellent »

Celui qui incline la tête montre par là qu'il s'humilie et reconnaissant la supériorité d'un autre, se soumet à lui. D'où la réaction de Jean : *C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi* (MATTH. 3, 14). Mais Jésus est venu accomplir la justice en s'abaissant : il courbe la tête devant le Baptiste. Et voici que cet acte corporel d'humilité transforme l'abaissement en théophanie. *Au moment où Jésus sortait de l'eau*, dit saint Marc, *il vit les cieux s'ouvrir et l'Esprit descendre sur lui comme une colombe* (MARC 1, 10). Saint Luc ajoute un détail auquel il faut s'arrêter : *Pendant qu'il priait, le ciel s'ouvrit* (LUC 3, 21).

Jean assiste au miracle émerveillé, mais point surpris, car il avait été averti d'avance. *Celui qui m'a envoyé baptiser*, dira-t-il à quelques jours de là, *m'avait dit* : « *Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, voilà celui qui baptise dans l'Esprit-Saint* ». *Et j'ai vu et j'ai témoigné que celui-là est l'élu de Dieu* (JEAN 1, 33).

Peu de temps après on vient rapporter à Jean que Jésus à son tour baptise. Cependant, précise l'Évangéliste, *Jésus ne baptisait pas lui-même, mais ses disciples baptisaient* (JEAN 4, 2). Quel était le rituel du baptême conféré par ordre de Jésus ? Sans doute le même que celui de Jean. D'ailleurs il avait lieu aussi dans le Jourdain. Jésus n'invente pas un geste inédit ; il accomplit la justice en se soumettant à un rite établi, mais, de ce fait, il lui confère une valeur nouvelle. En recevant le baptême, Jésus avait prêché d'exemple ; en confiant à ses

chaque année la grâce de leur baptême, le jour de l'Épiphanie, en souvenir du baptême de Jésus-Christ, en se plongeant dans une piscine, après une nuit de prières. Les orthodoxes de Russie et des Balkans célébraient aussi « Le Jourdain » par des immersions.

disciples le soin de donner le baptême à d'autres, il les prépare à leur mission future. Quand, par la suite, il leur intimera l'ordre : *Allez, baptisez toutes les nations* (MATTH. 28, 19), les disciples referont les gestes qu'ils avaient faits sous le regard du Maître et le transmettront aux générations futures. « Courbe la tête, fier Sicambre » pourra dire un jour saint Remy à Clovis. Et toutes les fois qu'un baptisé, à l'exemple de Jésus, courbe la tête en recevant l'eau du baptême, il est adopté par Dieu comme fils, pour devenir « un autre Christ ».

* * *

Immédiatement après le baptême se place le séjour dramatique dans le désert de Juda. Le Tentateur demande à Jésus non point une parole, non pas une adhésion intérieure, mais un geste. Preuve, que tout en ignorant l'identité du Christ, mais frappé par la sainteté de sa vie, il sait que seul un geste compromet et livre définitivement un homme en son pouvoir. Ayant repoussé Satan, *Jésus, revêtu de la puissance de l'Esprit, s'en retourna en Galilée. Il se rendit à Nazareth où il avait été élevé, et selon sa coutume, il entra dans la synagogue le jour du Sabbat. Il se leva pour faire la lecture* (LUC 4, 14-16).

Il se leva. Voici encore un geste d'humilité, exactement, un geste de déférence envers la Parole de Dieu. Cette Parole, entièrement orientée vers lui, et dont il dira un jour : *C'est de moi que Moïse et les Prophètes ont parlé* (JEAN 5, 46), Jésus l'honore en se mettant « debout ». C'est l'attitude habituelle de respect, d'attention, de disponibilité. C'est

ainsi que se tenait Israël au pied du Sinaï quand Dieu lui dictait la Loi (EX. 20, 21; 33, 10); c'est ainsi que se tenait le petit reste des rescapés sur la place devant la porte des Eaux quand Esdras, le scribe, ouvrit le Livre de la Loi au temps de Néhémie (NÉHÉMIE 8, 5). C'est ainsi que jusqu'à nos jours, les Juifs se tiennent à la synagogue et les chrétiens à l'église, chaque fois que la Parole est proclamée. Là où on a encombré l'église de bancs et de chaises, l'usage s'est conservé de se lever au moins pour l'Évangile. Comment se fait-il que tant de fidèles restent assis pendant le *Pater*? La prière du Christ n'est-elle pas, par excellence, Parole de Dieu? ne se trouve-t-elle pas consignée dans l'Évangile?

La station debout est, d'une façon générale, celle de l'homme en prière, aussi bien dans la tradition juive que dans la tradition chrétienne. Remarquons que le célébrant se tient toujours debout. *Quand tu te mettras debout pour prier*, dit Jésus dans l'Évangile de saint Marc (11, 25). C'est donc que lui-même priait debout. Les Évangélistes ne le disent pas explicitement, car ils ne disent jamais ce qui va de soi. Or, pour eux, il va de soi que l'on prie debout les mains levées. C'est l'usage. Tout le monde prie ainsi et Jésus prie comme tout le monde.

* * *

Non pas que d'autres attitudes soient exclues de la tradition juive. Tout au contraire, il y en a qui jaillissent spontanément du cœur, soit sous l'empire d'une vive émotion, soit directement sous l'impulsion divine. La Bible parle souvent d'hommes « prosternés » devant Dieu. Jésus

se prosternait-il quand il allait seul dans la montagne pour passer la nuit en prière (LUC 6, 12)? Nul ne l'a surpris. Il voulait qu'on respectât sa solitude. Une seule fois il emmena trois de ses disciples sur la Montagne, où témoins de sa prière, ils le virent transfiguré (MARC 9, 2-10). Les mêmes disciples, *quand l'heure fut venue pour Jésus de passer de ce monde au Père* (JEAN 13, 1) furent invités au Jardin des Oliviers à prier avec lui. Eux, accablés de tristesse, allaient succomber au sommeil, mais non sans avoir gardé, sous leurs paupières alourdies, l'image de leur Maître en prière. Cette fois il ne priait plus debout. En disant qu'il priait à *genoux* saint Luc (22, 41) semble vouloir atténuer l'effrayante réalité. Saint Marc dit carrément : *Il se jeta contre terre* (14, 35), et saint Matthieu : *Il se jeta sur sa face* (26, 39).

Comment le souvenir de cette prière d'agonie n'aurait-il pas poussé les chrétiens à se jeter sur leur face à leur tour aux heures de détresse personnelle et au jour où ils commémoraient sa mort? L'adoration de la croix le Vendredi saint était en usage depuis l'aube de l'Église. Elle était déjà bien établie lors du voyage d'Éthérie à Jérusalem au IV^e siècle¹.

* * *

Aussi peu portés que soient les Évangélistes à décrire les gestes de Jésus, ils ont, à plusieurs reprises, noté le mouvement de son regard. *Ayant levé les yeux et voyant qu'une grande foule venait à lui, Jésus dit à Philippe : « où achèterons-nous du pain? »* (JEAN 6, 5). Une autre fois, au Temple,

1. *Peregrinatio Etheriae*, ch. 36 et 37.

Jésus ayant levé les yeux vit les riches qui mettaient leur offrande dans le tronc. Il vit aussi une pauvre veuve (LUC 21, 1-2). Lever les yeux est-ce uniquement une forme de style? Ne sommes-nous pas autorisés à supposer que Jésus gardait généralement les yeux baissés? Pourquoi pas? Si les rubriques recommandent au prêtre de traverser l'Église « oculis demissis », si la tradition monastique a toujours recommandé aux moines d'éviter la dissipation du regard, ne serait-ce pas parce que le souvenir de Jésus recueilli est resté vivant parmi ses disciples?

Quoi qu'il en soit, à certains moments solennels, Jésus a ostensiblement levé les yeux au ciel. Lors de la résurrection de Lazare, note saint Jean (11, 41), *Jésus leva les yeux en haut et dit* : « Père, je te rends grâce de ce que tu m'as exaucé. »

De même à la dernière Cène : *Jésus leva les yeux au ciel et dit* : « Père, l'heure est venue » (JEAN 17, 1). A un moment pareil, pas le moindre de ses gestes ne devait échapper aux Apôtres. Aussi bien, lorsque plus tard ils célébreront le repas sacré en souvenir de Jésus, le célébrant fera le même geste. Et ceci à deux reprises : au début du Canon, en disant : « Te igitur, Clementissime Pater », et quelques instants plus tard en rappelant explicitement le geste fait par Jésus à la Cène, au moment de la consécration.

* * *

Parmi les gestes liturgiques il y en a un qui doit nous être particulièrement cher, parce qu'il a été expressément enseigné par Jésus. Lui-même n'a pas dû le faire, car il exprime le repentir : c'est le geste du publicain de la

parabole. *Il se frappait la poitrine*, dit Jésus (LUC 18, 13). C'est le geste par excellence du pénitent, l'acte de contrition le plus authentique, plus parlant qu'aucune formule.

* * *

Dans sa vie journalière Jésus se comporte comme tout le monde, *mangeant et buvant* (MATTH. 11, 19) avec ses amis, se mettant debout pour lire l'Écriture à la synagogue, observant les fêtes selon le rituel établi. Néanmoins il a le formalisme en horreur. Là où le geste rituel s'est substitué à la vigilance de l'âme, il prend plaisir à passer outre sans craindre de scandaliser ses adversaires. Combien de guérisons n'a-t-il pas opérées le jour du sabbat! Et comme il profitait de l'occasion pour rappeler que *le Sabbat est pour l'homme et non pas l'homme pour le Sabbat* (MARC 2, 27). Devant le formalisme, Jésus doux et humble de cœur devient implacable et fulmine des malédictions : *Malheur à vous scribes et pharisiens, hypocrites, insensés et aveugles* (MATTH. 23, 13.16). Il y en a une page entière; on ne peut la lire sans trembler.

* * *

Les gestes de Jésus sont l'expression parfaite de son attitude intérieure. Jésus veut qu'il en soit de même pour ses disciples. Lorsque au Cénacle il s'est mis à genoux devant chacun des Apôtres pour leur laver les pieds, s'étant rassis, *il leur dit* : « *Comprenez-vous ce que je vous ai fait? Vous m'appellez Seigneur et Maître, et vous faites bien, car je le*

suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné un exemple » (JEAN 13, 12-15).

Certes, l'exemple de Jésus a une portée générale et symbolique : il montre combien il importe de soulager les misères physiques du prochain en se constituant le serviteur d'autrui, mais le geste matériel, bien que pratiquement inutile depuis la généralisation de la chaussure, est tellement expressif, tellement pathétique, que la Liturgie a tenu à le conserver. Jusqu'à nos jours, le Jeudi saint, l'évêque dans sa cathédrale, le supérieur monastique dans la salle du chapitre, se mettent à genoux par terre pour laver les pieds des moines ou des pauvres. Cette coutume devait être plus générale dans l'antiquité chrétienne et au Moyen Age, et sans doute le « Mandatum » avait-il lieu dans toutes les églises, car le fait est que le peuple anglais a donné au Jeudi saint le nom de Maundy Thursday, du vieux mot français : mandé, dérivé de « mandatum ».

Les Éthiopiens ont gardé un usage tant soit peu différent. Évêques et prêtres lavant les pieds de tous les fidèles présents à l'église.

Gestes de puissance

En faisant des miracles, Jésus voulait ouvrir les yeux de ses contemporains et les amener à reconnaître en Lui le Messie. L'acte de foi qu'il leur demandait était difficile, infiniment plus difficile pour eux que pour nous après vingt siècles de christianisme. Nous avons des raisons de croire appuyées sur des arguments historiques; nous avons les Évangiles et saint Paul; nous avons le témoignage des martyrs et l'enseignement des Docteurs de l'Église. Les contemporains de Jésus voyaient d'abord en lui le *fiis de Joseph* (JEAN 6, 42). Cependant, habitués aux prodiges opérés par les Prophètes, ils étaient capables d'accepter le miracle comme preuve d'une intervention divine. Jésus fit donc des miracles pour prouver sa divinité. Et tandis qu'il guérissait les membres malades, rendait la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds au grand dépit de ses ennemis, il opérait dans l'âme de ses miraculés de secrètes transformations. Il y établissait son royaume, celui dont il dira à Pilate qu'il *n'est pas de ce monde* (JEAN 18, 36).

Le plus souvent Jésus opère le miracle par un attouchement corporel. Il sent alors une force sortir de lui, comme il le dira au sujet de l'hémorroïsse (LUC 8, 46). En même temps, il touche l'âme, et celle-ci s'ouvrant à la vérité, oblige le corps à s'effondrer aux pieds de Celui qu'elle reconnaît être le Fils de Dieu. Souvent le miraculé se met immédiatement au service de Jésus (MARC 10, 52).

Les gestes de Jésus varient selon les circonstances et les Évangélistes emploient, pour les décrire, des verbes différents : *il le toucha* (MARC 1, 41), *le saisit* (MARC 1, 31), *lui imposa les mains* (MARC 6, 5). Ces mains agiles et fortes, porteuses de grâces, les Apôtres devaient les regarder bouger avec une admiration attendrie, dont l'écho se trouve dans la liturgie romaine. En évoquant l'institution de l'Eucharistie le prêtre dit : « Prenant le pain dans ses mains saintes et vénérables. » Il y a dans l'adjonction de ces adjectifs au récit de l'événement quelque chose de très personnel, de très vécu : la trace d'une vive émotion devant l'évocation visuelle de ces mains humaines de Dieu.

* * *

Dès le premier chapitre de son Évangile saint Marc relate deux guérisons par attouchement. *La belle-mère de Simon était couchée, ayant la fièvre, et aussitôt on parla d'elle à Jésus. S'étant approché, il la fit lever en lui prenant la main* (MARC 1, 30-31).

Le lendemain un lépreux vint à lui et se jetant à genoux il lui dit d'un ton suppliant : Si tu veux tu peux me guérir. Jésus, ému de compassion, étendit la main et le toucha en disant : « je veux, sois pur » (MARC 1, 41).

Saint Luc raconte des faits analogues. *Après le coucher du soleil tous ceux qui avaient des malades atteints de diverses maladies les lui amenèrent. Il imposa les mains à chacun d'eux et il les guérit* (LUC 4, 40).

Au sujet de la femme courbée, saint Luc dit : *Jésus lui imposa les mains et à l'instant elle se redressa glorifiant Dieu*

(LUC 13, 13). Quant à l'hydropique : *Jésus avança la main sur cet homme, le guérit et le renvoya* (LUC 14, 4).

Saint Matthieu rapporte deux guérisons d'aveugles. *Ayant été suivi par deux d'entre eux jusque chez lui, Jésus leur demanda : « Croyez-vous que je puisse faire cela? » « Oui, Seigneur », lui répondirent-ils. Alors il leur toucha les yeux en disant : « qu'il vous soit fait selon votre foi ». Et leurs yeux s'ouvrirent* (MATTH. 9, 27-30). La seconde guérison est toute semblable. Jésus, qui marchait sur la route, appela les aveugles et dit : « Que voulez-vous que je vous fasse? » Ils lui dirent : « Seigneur, que nos yeux s'ouvrent. » Ému de compassion, *Jésus toucha leurs yeux et aussitôt ils recouvrèrent la vue et le suivirent* (MATTH. 20, 32-34).

Au moment de son arrestation au Jardin des Oliviers, quand Pierre emporta l'oreille de Malchus d'un coup d'épée : *Jésus ayant touché l'oreille de cet homme, le guérit* (LUC 22, 51).

L'attouchement de Jésus non seulement redonne la santé, mais la vie même. Quand Jésus vint ressusciter la fille de Jaïre, *il la saisit par la main*, dit saint Marc, qui note le mieux la vivacité des gestes de Jésus (MARC 5, 41). A Naïm, il a suffi que Jésus touche le cercueil pour que le jeune mort se relève vivant (LUC 7, 14-15).

Dans tous ces récits il apparaît nettement que l'attouchement de Jésus est rapide, fugitif. Il en va autrement quand il a affaire à des enfants. Un jour, ayant surpris ses disciples en train de se demander lequel d'entre eux était le plus grand, *Jésus prit un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et l'ayant pris dans ses bras il leur dit : « quiconque reçoit en mon nom un de ces petits, me reçoit moi-même »* (MARC 9, 37). Un autre jour *on lui amena des petits enfants*

afin qu'il les touchât. Il les prit dans ses bras et les bénit en leur imposant les mains (MARC 10, 13.16). Ici le geste se prolonge en une attitude maternelle. Jésus ne se contente pas de toucher les enfants, comme il fait pour les adultes, il les serre contre son cœur.

Parfois Jésus déploie tout un cérémonial pour guérir un malade. Non pas qu'il eût besoin de recourir à des éléments matériels, mais parce qu'il voulait sanctifier ces éléments et donner l'exemple d'une célébration solennelle. Voici comment saint Marc raconte l'événement. *On amena vers Jésus un aveugle qu'on le pria de toucher. Il prit l'aveugle par la main et le conduisit hors du village; puis il lui mit de la salive sur les yeux, lui imposa les mains et lui demanda s'il voyait quelque chose. Celui-ci regarda et dit : « J'aperçois les hommes, mais j'en vois comme des arbres et qui marchent. » Jésus lui mit de nouveau les mains sur les yeux et quand l'aveugle regarda fixement, il fut guéri et vit tout distinctement (MARC 8, 22-25).*

Saint Jean raconte un autre miracle accompagné de cérémonial semblable. Il s'agissait cette fois d'un aveugle-né. *Jésus cracha à terre et fit de la boue avec sa salive. Puis il appliqua cette boue sur les yeux de l'aveugle et lui dit : « Va et lave-toi au réservoir de Siloë » (JEAN 9, 6-7).*

C'est encore saint Marc, si attentif aux gestes de Jésus, qui nous raconte une guérison par attouchements accompagnés d'un rituel compliqué. On avait amené à Jésus un sourd-muet en le priant de lui imposer les mains. *Jésus le prit à part de la foule, lui mit les doigts dans les oreilles et lui toucha la langue avec sa propre salive, puis, levant les yeux au ciel il soupira et dit : « Ephpheta », c'est-à-dire : « ouvre-toi ».*

Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent et sa langue se délia (MARC 7, 33-35).

Un geste inédit et unique est rapporté par saint Jean, quand Jésus vint trouver ses Apôtres après la résurrection. *Il souffla alors sur eux et dit : « Recevez le Saint-Esprit : ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus » (JEAN 20, 22-23).* C'est à la fois l'institution de l'Ordre et de la Pénitence.

* * *

Il est à remarquer que lorsqu'on lui amène des démoniaques, Jésus ne les touche pas. Il s'adresse directement au démon et lui enjoint de quitter sa victime (MARC 5, 8). De même lorsqu'il remet les péchés (JEAN 8, 1-11). Est-ce à dire que Jésus, si spontané avec les autres malades, si exubérant avec les enfants, se figeait à des moments aussi dramatiques? Point du tout. Il faisait sûrement un geste et si les Évangélistes ne l'ont pas noté, c'est que cela devait être un geste très simple, très courant, si naturel qu'il allait de soi. Sans doute Jésus levait-il la main d'un geste de commandement, tel qu'il a passé dans la Liturgie, dans les sacrements de Pénitence, de Confirmation et de l'Ordre.

D'une façon générale les gestes de Jésus-Christ sont restés vivants dans la Liturgie, puisque la Liturgie tout entière est la mise en pratique de son ordre : *Faites ceci en mémoire de moi (LUC 22, 19)*. L'Eucharistie constitue ainsi le centre des sacrements, des offices et des cérémonies

liturgiques. De tous les gestes du Christ, le plus chargé de grâces est celui par lequel il a perpétué sa Présence sacramentelle parmi les siens, geste que les chrétiens des premiers siècles appelaient « La fraction du pain ».

Jésus l'a accompli au cours d'une célébration rituelle, le repas pascal. Toute célébration de ce genre comporte un fait central, résumé dans un geste essentiel, et une foule de faits secondaires, accessoires matériels et gestes adventices. Il faut distinguer les uns des autres dans tous les actes liturgiques, mais surtout dans les sacrements. A l'origine de chaque sacrement il y a un geste authentique du Christ, celui-ci est porteur de la grâce sacramentelle. Au côté de ce geste essentiel s'est organisé un rite composé d'autres gestes, dont beaucoup sont aussi des gestes que Jésus a fait à diverses occasions. C'est ainsi que pour la célébration du baptême selon le rite romain, l'Église a adjoint au geste essentiel tous les gestes que Jésus a faits en guérissant les malades : attouchement des yeux, des oreilles, de la langue avec la salive, etc.

La célébration de l'Eucharistie comporte aussi, à côté de la fraction du pain, un grand nombre de gestes, dont quelques-uns au moins sont ceux de Jésus à la Dernière Cène. Il importe de les repérer d'autant plus que les Évangélistes ont été avares de détails. Pas la moindre indication sur l'ameublement du Cénacle et sur les attitudes des convives. Pour les Évangélistes, il allait de soi que Jésus et ses Apôtres faisaient comme tout le monde. Or, dans leur pays, jusqu'à nos jours, normalement tout le monde s'assied par terre. Tout au plus l'hôte de marque a-t-il un coussin. Pour le repas on place une table très basse au milieu des convives

avec le plat commun, où tous puisent avec les doigts. D'où l'habitude de se laver les mains avant et après les repas. Les Romains plus opulents, obligés de vivre parfois dans des climats froids, avaient l'habitude de s'asseoir sur des bancs et des sièges autour d'une table haute. Il y en avait même qui prenaient leurs repas étendus, mais il est probable que ce luxe était accessible seulement aux gens très riches. On sait qu'il était pratiqué dans certains milieux fermés, chez les sectateurs de Mithra, entre autres, ainsi qu'en font foi les fouilles romaines. Les Juifs, généralement pauvres, s'asseyaient par terre. Pour les repas de fête on devait placer le chandelier et les plats de réserve sur un meuble haut, dont l'autel cubique des byzantins pourrait bien être le descendant direct. Les convives pouvaient se tenir tantôt debout autour du meuble haut, tantôt assis par terre autour de la table basse. Dès le début, et en dépit des abus flétris par saint Paul (1 COR. 11, 17-34), « la fraction du pain » a été toujours célébrée debout, dans tous les rites. Les célébrants entourent généralement l'autel, les acolytes mineurs restent parfois assis : carrément par terre chez les Arméniens grégoriens, sur les marches de l'autel chez nous à la messe pontificale.

Pour la Dernière Cène les Apôtres avaient préparé, comme il convenait, une table haute pour le chandelier — et peut-être pour la coupe, et une table basse pour le plat commun où Jésus devait tremper la main en même temps que Judas (JEAN 13, 26). Sans doute avaient-ils pensé aussi à préparer une place d'honneur : coussin ou tabouret pour leur Maître.

Dans les pays de culture Arabe on peut voir des hommes

groupés autour d'un chef, tous assis par terre, lui un peu plus haut, dominant à peine les autres. On peut voir aussi un enfant ou un jeune garçon assis sur le sol à côté d'un adulte assis un peu plus haut poser la tête sur le giron de l'adulte d'un geste câlin. Tel devait être le geste de saint Jean évoqué par les mots : *il posa la tête sur le sein de Jésus* (13, 25). Il aurait fallu dire « sur le giron ». Mais peut-être l'expression correspondante manque-t-elle en grec et en latin. Ou bien « in sinu » indique précisément cette position qui a tant embarrassé peintres et exégètes, parce qu'ils n'avaient jamais vu de gens assis sur le sol.

La longue conversation rapportée par saint Jean dans les chapitres 13, 14, 15 et 16 de son Évangile a dû se dérouler autour de la table basse; l'institution de l'Eucharistie, la prière sacerdotale et la récitation des hymnes autour du meuble haut.

D'une part le rituel mosaïque voulait qu'on célébrât la Pâque debout (EX. 12, 11), d'autre part la récitation du Grand Hallel (PS. 113-117) ne pouvait se faire autrement. Les récits évangéliques, pour réticents qu'ils soient, supposent bien des va-et-vient.

Dans la célébration de l'Eucharistie, les Apôtres ont dès le début entouré le geste sacramentel essentiel de gestes secondaires, dont les uns évoquaient la Dernière Cène, les autres étaient empruntés au rituel synagogaal, ou bien avaient jailli spontanément de leur cœur. Avec le temps ces gestes se sont stylisés selon le tempérament des peuples qui les adoptaient, s'amplifiant chez les uns, s'étriquant chez les autres; le cérémonial tout entier s'est compliqué ou s'est simplifié selon les époques. En Occident depuis Charlemagne jusqu'à la

Renaissance la tendance générale était à l'amplification; depuis saint Pie V et de nos jours, plutôt vers la simplification.

En dépit de ces altérations historiques, il reste dans chaque geste rituel de notre Liturgie « une racine étymologique » grâce à laquelle nous retrouvons, vivants, les gestes authentiques de Jésus-Christ.

II

**GESTES LITURGIQUES
DANS L'ANCIEN TESTAMENT**

L'élection divine est toujours gratuite. *Je fais grâce à qui je fais grâce et je fais miséricorde à qui je fais miséricorde*, dit Dieu à Moïse dans l'EXODE (33, 19). Le DEUTÉRONOME, de son côté, ne cesse de rappeler à Israël : *Tu es un peuple saint pour le Seigneur ton Dieu. Le Seigneur ton Dieu t'a choisi pour que tu sois un peuple qui lui appartient entre tous les peuples ...Ce n'est pas parce que vous surpassez en nombre tous les peuples que le Seigneur s'est attaché à vous et qu'il vous a choisis, car vous êtes le moindre de tous les peuples : mais parce que le Seigneur vous aime* (DEUT. 7, 6-8).

Très conscient de son élection, Israël entretient avec Dieu des relations personnelles. Et comme de personne à personne on communique par tout son être : pensées, sentiments, paroles, mouvements et mimique, c'est par tout leur comportement que les hommes de la Bible communiquent avec Dieu. Sensibles et passionnés, exubérants et impulsifs, ils extériorisent leurs sentiments d'une façon que le gentleman serait tenté de trouver spectaculaire. Frappés par le malheur, ils pleurent, se lamentent, s'arrachent les cheveux et la barbe, déchirent leurs vêtements et s'écroulent sur le sol. Dans la joie, ils sautent, frappent des mains, poussent des cris, rient et chantent comme des enfants, adressant à Dieu leurs plaintes et leurs éclats de joie. Car les hommes de la Bible, qu'ils soient bons ou mauvais, saints ou criminels, ont ceci de particulier : ils ne perdent jamais la conscience de vivre sous le regard de Dieu. C'est ce qui leur vaut d'être toujours

pardonnés. Car la pire désobéissance blesse moins le cœur de Dieu que l'oubli. *Reviens, infidèle Israël*, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie, *Je ne jeterai pas sur vous un regard sévère, car je suis miséricordieux* (JÉR. 3, 12). *Revenez, enfants rebelles, je pardonnerai vos infidélités*. Et parlant pour Israël, le Prophète répond : *Nous voici, nous venons à toi* (JÉR. 3, 22).

Le dialogue amorcé depuis Abraham va se poursuivre au long de l'histoire d'Israël.

J'entends Éphraïm qui se lamente :

*« Tu m'as châtié et j'ai été châtié,
Comme le veau qui n'est pas dompté.
Fais-moi revenir et je reviendrai.
Car tu es le Seigneur mon Dieu.
Après m'être détourné, j'éprouve du repentir...
(JÉR. 31, 18-19).*

*Éphraïm est-il donc pour moi un fils chéri,
un enfant qui fait mes délices?
Car plus je parle de lui,
et plus encore son souvenir est en moi.
Aussi mes entrailles sont émues en sa faveur.
J'aurai pitié de lui, dit le Seigneur (JÉR. 31, 20).*

C'est ainsi que se poursuit en des alternatives dramatiques, la patiente éducation d'Israël, que Dieu a entreprise lui-même, pour en faire *son* peuple, le peuple dont Jésus-Christ adoptera les usages.

Quand Israël était enfant, je l'aimais, dit Dieu par la bouche d'Osée, *et j'apprenais à marcher à Éphraïm* (OSÉE 11, 1).

Quant à son exubérance native, Dieu la canalise sans la détruire. Elle deviendra fougue poétique chez les Prophètes et zèle pour la gloire de Dieu chez les Saints.

Gestes dictés par Dieu

L'enfance d'Israël comme peuple, c'est l'Exode; le milieu éducateur, le désert de Sināi; l'intermédiaire prédestiné : Moïse.

La première parole de Dieu à Moïse est une leçon de tenue : *N'approche pas d'ici, ôte tes sandales* (EXODE 3, 5).

L'entrée en scène de Dieu éducateur est si pleine d'enseignements, qu'il faut la méditer, pour en dégager un à un les procédés pédagogiques que la Liturgie, un jour, va imiter.

- a) *Moïse faisait paître le troupeau dans le désert.*
Avant d'intervenir l'éducateur divin a aménagé un lieu silencieux, propice au recueillement.
- b) *L'ange du Seigneur lui apparut dans une flamme de feu.*
Il s'agit d'attirer l'attention par une impression sensorielle, les sens étant les fenêtres de l'âme, comme dit saint Thomas.
- c) *Moïse dit : « Je veux me retourner pour voir cette vision ».*
L'attention ayant été éveillée, voici que la volonté dicte au corps un mouvement. L'éducateur le guettait.
- d) *Et Dieu l'appela du milieu du buisson et Moïse dit : « me voici ».*
L'appel direct à la conscience réfléchie avait été si soigneusement préparé, que maintenant l'acquiescement est instantané. Alors seulement survient l'ordre explicite.

- e) *« Ne t'approche pas d'ici, ôte les sandales de tes pieds. »*
L'acte d'obéissance et de respect accompli, Yahweh-Dieu se révèle :
- f) *« Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » Et Moïse cacha son visage, car il craignait de regarder Dieu* (EX. 3, 1 à 6).

La Liturgie adoptera d'instinct les procédés de Dieu éducateur lorsqu'elle sera chargée à son tour de faire l'éducation des Chrétiens.

a) Son premier soin sera d'aménager un milieu propice au recueillement, sombre et silencieux, c'est l'église. Tout y sera prévu de façon à séparer l'homme du vacarme extérieur et des sollicitations du monde. On n'y entrera pas directement, mais en s'arrêtant dans un parvis après une procession qui symbolise les efforts de l'âme en marche vers Dieu.

b) Dans le milieu qu'elle a aménagé, la Liturgie ne néglige aucun stimulant sensoriel. Elle tâchera de capter le regard, l'ouïe, l'odorat par des impressions de beauté chargées de symbolisme. Elle utilisera la matière, non pas comme le fait le monde pour une jouissance, mais en tant que reflet de la réalité spirituelle, pour faire saisir l'invisible par analogie.

c) L'intérêt pour les choses de Dieu étant réveillé, il se produit ceci : le fidèle se détourne du monde et de lui-même pour se tenir attentif devant Dieu.

d) Dieu l'appelle alors du sein de la Liturgie, comme il appelait Moïse du sein du buisson, dans l'attente d'un acquiescement généreux.

e) Si l'homme répond comme Moïse : Me voici ! l'emprise divine se manifeste par des exigences de comportement : notamment de « participation active aux saints mystères ».

f) Les exigences formelles de la Liturgie, loin d'être une entrave à la prière intérieure, deviennent alors le moyen par lequel Dieu révèle son être intime.

Cette progression pédagogique, faite de démarches successives, du Maître divin et de l'élève est particulièrement apparente dans la tradition monastique. Plus un Ordre est adonné à la contemplation, c'est-à-dire à une vie d'intimité avec Dieu, plus il insiste sur le silence du milieu, la « conversion » (qui est l'attention à Dieu), l'ascèse de la tenue, et sur la psalmodie, par quoi le moine s'unit à la prière du Christ. « Quelle humilité ! », s'écriait naïvement un intellectuel rompu à la méditation discursive, persuadé que celle-ci étant « intérieure » était d'essence supérieure à la prière « extérieure » de l'Office choral. Il oubliait que toute prière authentique part du dedans et se manifeste au dehors et que dans toutes les théophanies bibliques Dieu exige de son élu un acte corporel. Sur le mont Horeb il prépare Moïse à recevoir la révélation de l'Être même de Dieu en lui enjoignant d'ôter ses sandales (EX. 3, 5).

* * *

Le geste de se déchausser en signe de respect est répandu dans tout l'Orient jusqu'à nos jours. Arabes, Hindous, Chinois et Japonais considèrent comme vulgaire, impoli, voire choquant d'entrer dans la maison avec les mêmes chaussures qu'on a portées dehors. C'est malpropre, disent-

ils, partant contraire à la politesse. Eux laissent leurs chaussures sur le seuil. On fait de même dans nos campagnes, là où pour marcher dans la boue on porte des sabots : on laisse ceux-ci à la porte en rentrant. La Liturgie a conservé ce geste pour l'un des moments les plus solennels de l'année liturgique : l'adoration de la Croix le Vendredi saint.

Il ne faut pas croire que la Liturgie de la Semaine sainte a toujours été une liturgie particulière. C'était, d'une façon générale, la Liturgie habituelle antérieurement au ^v^e siècle. Au fur et à mesure qu'on apportait des modifications pour l'usage journalier, la différence s'accroissant entre la Liturgie courante et celle de la Semaine sainte à laquelle on n'osait rien changer. Se déchausser était un acte d'humilité très pratiqué par les pénitents du Moyen Age, même en Occident. Ce geste s'est conservé dans la Liturgie arménienne grégorienne,¹ où à la messe solennelle, au moment de l'Anaphore, le célébrant quitte ses babouches.

* * *

L'éducation de Moïse dans les Monts de Horeb préluait à celle que Dieu allait entreprendre avec le peuple d'Israël au Sinaï. Là encore les exigences divines portent sur l'action, notamment sur la tenue révérentielle. La tenue est en effet à la fois formatrice et révélatrice des dispositions de l'âme.

Le troisième mois après leur sortie d'Égypte (après le miracle de la manne, des cailles, de l'eau jaillie du rocher

1. Les Arméniens non catholiques s'appellent Grégoriens, parce qu'ils se réclament de St Grégoire l'Illuminateur, apôtre de l'Arménie au ^{iv}^e siècle.

et après la victoire sur Amélec) *les enfants d'Israël arrivèrent au désert de Sinäi et ils campèrent en face de la montagne. Moïse monta vers Dieu et le Seigneur l'appelle du haut de la montagne* (EX. 19, 1-3). Dorénavant il ne cessa de monter et de descendre apportant au peuple les ordres de Dieu, rapportant à Dieu les réactions du peuple. L'éducation d'Israël va commencer.

Le Seigneur dit à Moïse : « Va vers le peuple, sanctifie-les aujourd'hui et demain. Qu'ils lavent leurs vêtements; qu'ils soient prêts pour le troisième jour, car le troisième jour le Seigneur descendra aux yeux de tout le peuple sur la Montagne de Sinäi. Tu fixeras au peuple des limites tout à l'entour et tu diras : Gardez-vous de monter sur la montagne et d'en toucher le bord » (EX. 19, 10-12). *Le troisième jour au matin, il y eut des tonnerres, des éclairs et une épaisse nuée sur la montagne. Le son de la trompette retentit fortement et tout le peuple fut saisi d'épouvante* (EX. 19, 15). Après avoir réitéré la défense d'approcher, Dieu se révèle et dicte sa Loi : *Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude. Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face* (EX. 20, 2-3). Suivent les dix commandements.

Les éléments de la pédagogie divine sont ici les mêmes que sur le Mont Horeb. Dieu conduit le peuple dans un lieu propice au recueillement; il exige un effort de tenue et de vigilance; il provoque un ébranlement sensoriel, et lorsque le peuple est saisi, il se révèle et dicte sa volonté.

On peut noter cependant quelques différences entre les procédés pédagogiques pour l'éducation individuelle et pour l'éducation collective, le peuple d'Israël étant, dans l'ensemble, beaucoup moins attentif et moins docile que ne

l'était Moïse. Les stimulants sensoriels au Sinäi sont plus spectaculaires et surtout l'insistance plus grande sur la tenue respectueuse qui consiste à garder des distances.

Déjà sur le Horeb, Dieu disait à Moïse : *N'approche pas d'ici* (EX. 3, 5), mais sur le Sinäi il répète l'ordre avec plus d'emphase : *« Quiconque touchera à la montagne sera puni de mort »* (EX. 19, 12). Et encore : *« Descends, fais au peuple la défense expresse de se précipiter vers le Seigneur pour regarder »* (19, 21). *« Va, descends, tu remonteras ensuite, mais que les sacrificateurs et le peuple ne se précipitent point pour monter vers le Seigneur, de peur qu'il ne les frappe de mort »* (19, 24).

A quelques temps de là, lorsque Dieu invitera les notables d'Israël à monter sur le Sinäi, il fera à Moïse une recommandation analogue : *« Monte vers le Seigneur, toi et Aaron et Nabab et Abihu et soixante-dix des chefs d'Israël et vous vous prosternerez de loin »* (EX. 24, 1). Moïse s'approcha seul du Seigneur.

La Liturgie appliquera le même procédé pédagogique en séparant le célébrant du peuple, le sanctuaire de la nef. Il est contraire à la tradition et à l'esprit de la Liturgie de les placer sur le même plan, car le prêtre a été séparé exprès, pour être, comme Moïse, l'intermédiaire entre le peuple et Dieu. Le prêtre est un séparé par vocation spéciale. Seul admis sur le sommet de la prière liturgique, chargé de tenir la place du Christ médiateur, il ne parle pas à Dieu sur le même ton que le peuple. C'est pourquoi leurs voix alternent, mais ne se mélangent pas. Quand le peuple parle ou chante, le prêtre s'arrête ou récite d'autres prières; quand le prêtre élève la voix, le peuple se tait. Jamais le peuple ne doit doubler la voix du prêtre : ce n'est pas respectueux.

* * *

Après le Décalogue Dieu dicte à Moïse tout le rituel d'une Liturgie symbolique, dont chaque détail préfigure l'unique Liturgie digne de Dieu : celle que le Verbe incarné célébrera un jour sur la terre.

Parmi les gestes liturgiques dictés à Moïse il y en a un qui devait prendre une grande place dans la Liturgie chrétienne, c'est l'onction. *Le Seigneur dit à Moïse : « tu oindras Aaron »* (EX. 29, 7). *Et Moïse prit l'huile d'onction, il oignit le sanctuaire et toutes les choses qui y étaient... et il oignit l'autel et tous les ustensiles. Il répandit l'huile d'onction sur la tête d'Aaron et l'oignit afin de les sanctifier* (LÉV. 8, 10-12).

L'onction symbolisait une appartenance particulière à Dieu. Elle était réservée aux prêtres. Lorsque Israël demande un roi, en accédant à son désir, Dieu fit oindre Saül par Samuel, pour bien signifier que le pouvoir royal était une délégation divine. C'était le premier sacre (I SAM. 9, 1-10, 16). Par la suite, les rois chrétiens se considérant eux aussi comme délégués par Dieu, furent sacrés au cours d'une cérémonie inspirée des récits du livre de SAMUEL. Les voici :

Un jour avant l'arrivée de Saül, le Seigneur avait averti Samuel en disant : « Demain, à cette heure, je t'enverrai vers un homme du pays de Benjamin et tu l'oindras pour chef de mon peuple d'Israël » (I SAM. 9, 15-16). Le lendemain, comme Saül allait déjà rentrer chez lui, après avoir été fêté par Samuel, *Samuel prit une fiole d'huile qu'il répandit sur la tête de Saül. Il le baisa et lui dit : « Le Seigneur ne t'a-t-il pas oint pour que tu sois le chef de ton héritage »* (I SAM. 10, 1).

A quelques années de là, *Saül ayant désobéi à Dieu, le Seigneur dit à Samuel : « Emplis ta corne d'huile et va, je t'enverrai chez Isaï Bethléemite, car j'ai vu parmi ses fils celui que je désire pour roi. Tu oindras pour moi celui que je t'indiquerai »* (I SAM. 16, 1. 3). Après avoir vu défiler les fils d'Isaï, Samuel fit quérir le plus jeune, David, *qui était blond, avec de beaux yeux et une belle figure. Et le Seigneur dit à Samuel : « Lève-toi, oins-le, car c'est lui. » Samuel prit la corne d'huile et l'oignit au milieu de ses frères. L'Esprit du Seigneur saisit David à partir de ce jour et dans la suite* (I SAM. 16, 12-13). David devint une figure du Messie, si universellement reconnue par la tradition juive, que le mot « Messie » lui-même est la transcription d'un mot hébreu qui signifie *oint*, et que le grec a traduit *christos*. Le Messie est par excellence l'oint du Seigneur.

Pour saisir la valeur symbolique de l'onction, il faut en connaître d'abord la valeur pratique. Dans les pays chauds, où un soleil implacable brûle la peau, l'huile adoucit les brûlures. Au dire de certains égyptologues les coiffures coniques des personnages sur les bas-reliefs étaient faites de graisse parfumée, qui, en coulant sur les épaules, rafraîchissaient la peau et répandaient une odeur agréable. L'onction à l'huile parfumée était par conséquent aussi salubre que délicieuse. Quand l'huile était répandue sur des objets, elle répandait des effluves sur tout l'entourage. C'est pourquoi Moïse oignit non seulement des personnes mais aussi des objets (LÉV. 8, 10-12). La tradition des onctions lui venait d'ailleurs de loin : de Jacob, qui avait oint la pierre de Béthel en souvenir de la vision céleste qu'il avait eue en ce lieu (GEN. 28, 18).

La Liturgie se sert d'onctions comme geste sacramentel essentiel dans le sacrement des malades et comme gestes accessoires dans les cérémonies du baptême, de la confirmation et de l'Ordre. Elle les emploie de même pour le sacre des évêques, pour la consécration d'une église, d'un autel et des fonts baptismaux. Le plus souvent le célébrant se contente de faire un signe de croix avec le pouce trempé dans l'huile consacrée, mais chez les Byzantins il en prend plein la paume pour oindre généreusement le corps entier du nouveau-né qu'il baptise.

* * *

Les gestes dictés par Dieu dans la Bible et repris par la Liturgie ne sont pas inédits. Ce sont le plus souvent des gestes traditionnels et habituels chez le peuple d'Israël et les peuples voisins. Ils sont l'expression spontanée de sentiments universellement humains ou bien l'élaboration symbolique de la pensée intuitive. En les imposant, Dieu ratifie simplement l'attitude d'âme qu'ils expriment : respect, amour, soumission, etc. Loin d'être arbitraires ou artificiels, ces gestes sont le langage le plus adéquat de l'âme; langage plus rapide que la parole, plus sincère et plus compréhensible à l'étranger.

Le geste s'avère supérieur à la parole surtout dans les relations de l'homme avec Dieu, lorsque, ébranlé par un attouchement divin, l'homme se trouve incapable de parler. Les gestes commandés par Dieu lors des théophanies bibliques sont devenus, pour les héritiers de la tradition judéo-chrétienne, l'expression du mystère par excellence.

Gestes spontanés de l'homme

C'était l'usage chez les peuples de l'Orient d'exprimer leur respect au souverain en se prosternant. Tout naturellement Abraham se prosterne devant Dieu qu'il reconnaît comme Maître suprême. Il se prosterne aussi devant des hommes, puisque tel est l'usage courant.

Lorsque Abraham fut âgé de quatre-vingt dix-neuf ans, le Seigneur lui apparut et lui dit : « Je suis le Dieu tout-puissant. Marche devant ma face et sois intègre. J'établirai mon alliance entre moi et toi et je te multiplierai à l'infini. » Abraham tomba sur sa face (GEN. 17, 1-3).

En voyant arriver trois étrangers alors qu'il était sous les chênes de Mambré, Abraham courut au-devant d'eux et se prosterna à terre (GEN. 18, 2).

Lot se prosterne de même devant les anges (GEN. 19, 1).

Quand il fallut enterrer Sara, et que les Héthites lui offrirent un sépulcre, Abraham se leva et se prosterna devant le peuple du pays (GEN. 23, 7). Il n'y a là rien d'étonnant. L'homme a un seul corps, et celui-ci est capable d'un nombre limité de gestes. Il fait les mêmes gestes pour parler à Dieu et aux hommes, comme il emploie les mêmes mots. La Liturgie romaine impose la génuflexion aussi bien devant Dieu que devant l'évêque.

Dans toute la tradition biblique et ecclésiale, la prostration reste néanmoins le geste le plus expressif de la

soumission à Dieu. Aucun autre geste ne dit si parfaitement l'anéantissement de l'homme devant la toute-puissance divine. Il est écrit dans le DEUTÉRONOME que Moïse resta prosterné devant Dieu pendant quarante jours (DEUT. 9, 18). Est-il resté littéralement effondré sur le sol, son âme ravie en Dieu, comme le sera un jour saint Paul ? C'est probable : lors d'interventions divines si exceptionnelles, le rôle normal du corps est suspendu. Et lorsque Moïse racontait plus tard ses souvenirs, il devait, à ce sujet, être aussi imprécis que saint Paul. *Je connais un homme*, écrit l'Apôtre des nations aux Corinthiens, *qui fut ravi jusqu'au troisième ciel. Si ce fut dans son corps, je ne sais, si ce fut hors de son corps, je ne sais : Dieu le sait* (2 COR. 12, 2). Depuis Abraham et Moïse, toutes les fois que Dieu se manifeste en Israël, l'élu spontanément se prosterne. Ainsi Manué (JUGES 13, 20), Tobie (TOB. 12, 16), Daniel (DAN. 8, 17), Ézéchiël (EZ. 1, 28).

La Liturgie a gardé la prosternation pour les occasions les plus solennelles : à l'adoration de la croix le Vendredi saint ; à l'ordination des prêtres, à l'obédience des cardinaux. La Liturgie monastique en fait grand usage.

* * *

Parmi les gestes spontanés, devenus essentiellement liturgiques, il faut compter celui des mains levées. *Le ciel est mon trône et la terre est l'escabeau de mes pieds*, est-il dit dans ISAÏE (66, 1). Quoi de plus naturel que de tendre les mains vers le trône de Dieu ? C'est un geste cher à tous les Sémites, Juifs et Arabes. C'était celui des premiers Chrétiens qui priaient comme leurs ancêtres spirituels de la Bible,

ainsi qu'en font foi les nombreuses orantes des catacombes. Dans la Liturgie c'est resté le geste de la prière solennelle : le Canon de la Messe, l'invocation du Saint-Esprit aux cérémonies de la Confirmation et de l'Ordre.

Il semble que là encore il faille remonter à Moïse. *Quand Amalek vint combattre Israël à Raphidim, Josué fut désigné par Moïse pour conduire les hommes au combat. « Demain », dit Moïse à Josué, « je me tiendrai sur le sommet de la colline, la verge de Dieu dans la main... » Et Moïse, Aaron et Hur montèrent au sommet de la colline. Lorsque Moïse élevait sa main, Israël était le plus fort, et lorsqu'il baissait sa main Amalek était le plus fort. Les mains de Moïse étaient fatiguées ; ils prirent une pierre qu'ils placèrent sous lui et il s'assit dessus. Aaron et Hur soutenaient ses mains l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Et ses mains restèrent fermes jusqu'au coucher du soleil. Et Josué vainquit Amalek et son peuple au tranchant de l'épée* (EX. 17, 8-13).

David dans les Psaumes parle souvent des mains levées.

*Je te bénirai toute ma vie
J'élèverai mes mains en ton nom* (PS. 63, 5).

*Je t'invoque tous les jours, Seigneur,
J'étends vers toi mes mains* (PS. 88, 10).

*Je lève vers toi mes mains
Et mon âme, comme une terre desséchée,
Soupire après toi* (PS. 143, 6).

Salomon prie, comme David, son père. Lors de la Dédicace du Temple, il prononce sa grande prière liturgique des mains levées.

Salomon se plaça devant l'arche du Seigneur en face de toute l'assemblée d'Israël. Il étendit ses mains vers le ciel et dit : « O Seigneur, Dieu d'Israël, il n'y a point de Dieu semblable à toi » (1 ROIS 8, 22-23).

* * *

Le Livre de NÉHÉMIE nous apprend que parfois tout le peuple réuni levait les mains en priant. *Esdras bénit le Seigneur, le grand Dieu, et tout le peuple répondit en levant les mains. Amen! Amen! (NÉHÉM. 8, 6).*

Se tenir debout, les mains levées est une posture fatigante. Aussi bien Isaïe encourage-t-il à la persévérance :

*Fortifiez les genoux défaillants,
Affermissez les mains languissantes.
Dites à ceux qui ont le cœur troublé :
Prenez courage, ne craignez point :
voici votre Dieu (IS. 35, 3-4).*

* * *

Une fois de plus il faut revenir à Moïse pour évoquer un autre geste religieux spontané. Rappelons la première apparition dans le buisson ardent. *Dieu dit : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ». Moïse se cacha le visage, car il craignait de regarder Dieu (EX. 3, 6).*

Se cacher le visage est le geste naturel de l'homme ébloui. La lumière de Dieu est trop forte au premier abord, les yeux

de l'âme s'y adaptent peu à peu, et tout à l'heure Moïse se relèvera pour marchander avec Dieu. Le temps viendra où il sera devenu tellement l'intime de Dieu que Dieu lui parlera *comme un ami parle avec son ami* (EX. 33, 11). A son tour son visage deviendra si lumineux que les fils d'Israël le prieront de se voiler en leur parlant (EX. 34, 29-35). Mais à la première rencontre, Moïse ne peut supporter l'éclat de la présence divine et il se cache le visage.

Le même sentiment dicte le même geste à Élie. Le fracas du tonnerre ne l'avait pas intimidé, mais en percevant la présence de Dieu dans un souffle léger, Élie se couvre la tête avec son manteau (1 ROIS 19, 13). L'éblouissement, cette fois, est tout intérieur. Élie se protège contre toute impression étrangère : il se cloître en Dieu.

Ainsi se cloîtent en Dieu les Chartreux. Pendant la messe conventuelle à laquelle ils assistent debout, au moment du Canon, ils tirent leur vaste capuchon sur le visage, jusqu'au menton. Leur regard, tout tourné vers l'intérieur, ne supporte plus aucun objet au dehors. Éblouis par la réalité invisible, ils se séparent des impressions visuelles, comme ils se sont séparés du monde pour être exclusivement à Dieu.

D'Élie aux Chartreux l'étendue du temps ne compte pas. Devant Dieu l'homme est toujours le même. Lorsque son âme est attentive, elle impose au corps des attitudes d'attention. Les hommes de la Bible et les moines de la Chrétienté ont été donnés aux fidèles en guise de modèles, afin que chacun, selon les circonstances de sa vie, s'applique à conformer son comportement à sa foi, en se tenant tout entier, corps, âme et esprit, dans la Présence de Dieu.

III

**GESTES ET STRUCTURES
DES RITES LITURGIQUES**

La Tradition est un principe de vie spirituelle. De même que la vie corporelle, la Tradition se transmet de vivant à vivant, déjouant la loi de mort qui atteint les individus. Quand une tradition vivante vient à se perdre, aucun document écrit ne saurait la ressusciter, et les tentatives pour la retrouver aboutissent tout au plus à une reconstitution artificielle et hypothétique : la vie n'y est plus.

Nous en avons un exemple en ce qui concerne le Tétragramme sacré par lequel les Juifs représentaient le nom de Dieu. Au temps de Jésus-Christ le grand prêtre avait seul le droit de le prononcer une fois l'an. Depuis la destruction du Temple nul ne sait quelle en était la sonorité. On a bien tenté d'intercaler des voyelles entre les quatre consonnes Yod, He, Vaw, He; mais les reconstitutions telles que Yehovah, Yahve, Yah, sont des hypothèses dépourvues de cette certitude vivante que seule une tradition ininterrompue peut donner.

Que les Juifs pieux ne puissent s'en consoler, c'est compréhensible, puisqu'ils attendent toujours l'accomplissement des Écritures. Nous, chrétiens, savons que tout a été accompli, que tout a été consommé en Jésus-Christ. Pour nous, continuateurs spirituels du Peuple élu, une tradition nouvelle est venue remplacer l'ancienne, et comme Jésus-Christ, obéissant à la coutume établie à son époque, ne prononçait plus le Nom Divin représenté par le Tétragramme, mais le remplaçait par « Adonaï », Seigneur, c'est le terme « Seigneur » qui est entré dans la Liturgie partout où dans la Bible se trouve le tétragramme.

* * *

Les gestes, comme la prononciation, se transmettent par imitation. D'où la valeur inestimable, de la Liturgie qui fait passer de génération en génération les attitudes de prière léguées par les croyants d'autrefois. Ces croyants, nous l'avons vu, étaient des élus de Dieu, inspirés directement par lui dans l'Ancien Testament, ou bien les disciples immédiats du Christ.

Au cours des siècles, et sous l'influence du milieu, un geste s'altère; il s'amplifie et se complique, ou s'étrique et s'atrophie, selon le tempérament de ceux qui l'exécutent. Parfois même il est carrément remplacé par un geste différent auquel on attribue la même signification. C'est ainsi qu'au rite romain, à partir du XIV^e siècle, la genuflexion a supplanté l'inclination traditionnelle.

Il est même arrivé que des éléments adventices se soient introduits dans la Liturgie pour des raisons historiques; éléments non seulement étrangers, mais carrément contraires à l'esprit de la Liturgie. Tel est le cas, par exemple de deux coutumes, toujours en usage en Italie, l'un propre à la Liturgie papale, l'autre à la ville de Naples.

A la messe pontificale célébrée par le pape, l'un des cardinaux assistants doit goûter le vin destiné à la consécration. Alexandre VI Borgia avait introduit cette mesure de prudence, craignant d'être empoisonné.

A Naples, les fidèles restent assis pendant toute la messe, y compris l'élévation. A l'étranger scandalisé, ils expliquent non sans fierté, que c'est par privilège de l'an tel, accordé au peuple de Naples pour avoir guerroyé dans l'armée papale.

Bien qu'intégrés dans la Liturgie, ces gestes et attitudes n'ont rien de liturgique, parce que le geste liturgique est l'expression spatiale de l'adoration intérieure.

Un geste est souvent conventionnel : il n'a pas d'autre sens alors que celui qu'on lui attribue. Les Filles de la Charité enlèvent leur châle au moment d'aller au banc de communion; au même moment les Dominicaines endossent leur cape. Leurs gestes sont opposés quoique dictés par le même sentiment de respect. Cela s'explique : le costume réglementaire des Filles de la Charité ne comporte pas de châle et celui-ci est une concession pratique. La tenue des Dominicaines, au contraire, comprend la cape, mais il leur est permis en été de ne pas la garder tout le temps.

Gestes et coutumes dus aux vicissitudes historiques présentent un intérêt secondaire; ce qui nous intéresse c'est le geste traditionnel légué à l'Église par les Apôtres.

Les gestes liturgiques primitifs se sont stylisés différemment dans les différents Rites. Rapprocher et comparer les stylisations diverses est du plus haut intérêt. Mais quel critère employer pour reconnaître la forme la plus ancienne? Les groupes ethniques fermés sont d'habitude les plus conservateurs. En outre, lorsqu'un geste particulier, propre à une Église locale ancienne se trouve sous la même forme chez les Juifs ou chez les Arabes, on est autorisé à supposer que cette forme-là est la plus ancienne. Remonter aux origines n'est point, en l'occurrence, vaine curiosité ou snobisme intellectuel, mais acte de piété envers le Verbe Incarné qui a voulu vivre sur terre dans un cadre prédestiné.

Quel travail passionnant attend le chercheur qui voudra étudier les usages archaïques des groupes ethniques Sémites

et des Églises dissidentes du Proche-Orient, pour les rapprocher des Traditions catholiques! Ce que Baumstark a fait pour les textes en compulsant les manuscrits anciens reste à faire pour les gestes. Seule une étude comparée des gestes liturgiques permettra d'établir une Liturgie comparée complète¹.

Pour l'instant il est permis à chacun de faire des rapprochements entre les usages qu'il connaît dans l'espoir de retrouver le geste authentique de Jésus-Christ (ou de ses Ancêtres ou de ses disciples) afin de pénétrer plus à fond dans l'âme humaine de Dieu.

Ayez en vous les sentiments même du Christ Jesu (PHIL. 2, 5)².

1. Voir A. BAUMSTARK, *Liturgie comparée*. Éd. de Chevetogne, 1953. Et aussi THOMAS OHM, *Die Gebetsgebürde des Völker und des Christentums*. Éd. Brill, Leiden, 1948.

2. En règle générale je parle uniquement des gestes liturgiques que j'ai pu observer « de visu » au cours de mes voyages. Les particularités de la messe conventuelle cartusienne que je n'ai pas pu voir m'ont été expliquées par des Chartreux; celles de la Liturgie copte par un prêtre Égyptien et celles de la Liturgie éthiopienne par un ami résident à Adis-Abeba.

Vicissitudes des gestes

Lorsqu'on s'efforce d'établir une connexion entre les textes bibliques et la tradition vivante de la Liturgie, on est déconcerté de constater l'inévitable hiatus qui sépare le verbe de l'action. L'indication verbale est forcément imprécise, passible d'interprétations multiples. Le geste est nécessairement limité à l'une de ces interprétations, à l'exclusion des autres.

Prenons le geste liturgique par excellence celui dont la Bible parle souvent : les mains levées : *Je lève vers toi mes mains*, dit le PSAUME 143, 6.

Quand David levait les mains pour prier, comment les levait-il? Comme le prêtre romain à la Préface, les paumes tournées l'une vers l'autre? Comme les Dominicains et les Arabes, les paumes en avant? Ou bien comme les Chartreux et les Byzantins, les bras étendus à la manière du Crucifié? (De toute évidence David n'étendait pas les bras horizontalement, en forme de crucifix, comme le font les Lyonnais et les Dominicains après la Consécration. Ce geste ne se rencontre dans aucune Liturgie archaïque, il semble donc être dû à l'improvisation pieuse du Moyen Age français).

N'y aurait-il pas d'autres manières encore de lever les mains pour prier? Si fait. Une délicieuse statuette égyptienne du musée du Louvre représente un garçon à genoux, assis sur ses talons, coudes au corps, les avant-bras étendus sur

les côtés, les paumes tournées vers le haut. Cette attitude est parfaitement belle. Serait-elle propre à l'Égypte des Pharaons? Point du tout : elle se trouve dans la Liturgie copte. Serait-elle exclusivement égyptienne? Peut-être, dans l'ensemble, s'il s'agit de la position agenouillée, mais pas en ce qui concerne celle des bras et des mains, car le geste des orantes dans les catacombes pourrait bien être le même. Le mauvais état des peintures permet toutes les interprétations. Que n'a-t-on dit sur les Orantes? Plus sûr est le témoignage de certaines mosaïques byzantines qui représentent la Vierge ou un saint les mains ouvertes tournées horizontalement vers le ciel.

Rappelons que les Arabes et les Dominicains tiennent les bras étendus en avant et les mains dressées verticalement. Quelle serait la signification différente des deux gestes? Une occasion fortuite m'a mise sur la piste d'une hypothèse. Au moment de la Libération, un film d'actualités montrait les Allemands sortant des tranchées et levant les mains désarmées. Geste conventionnel, mais d'une convention millénaire que tous les vaincus retrouvent. Les paumes étendues en avant exprimeraient donc la reddition à Dieu. Dans ce cas la forme primitive du geste serait celle des Byzantins et des Chartreux. (Ceux-ci sont, en effet, les plus traditionalistes des Occidentaux). La forme arabe et dominicaine serait une stylisation ancienne; quant à la forme romaine, elle serait nettement dégénérée. En effet, elle n'exprime plus rien du tout.

Toute hypothèse est valable dans la mesure où elle se prête à vérification. J'ai voulu chercher celle-ci dans un milieu Sémite des plus fermés, farouchement attaché à la

Tradition biblique, chez les Karaïmes. Les Karaïmes ou Karaïtes se considèrent comme les héritiers directs des Esséniens et les dernières découvertes du Désert de Juda semblent confirmer leurs traditions. Strictement fidèles à la Bible, ils n'ont jamais admis le Talmud. Persécutés par les autres Juifs, ils se sont dispersés à l'étranger et se sont établis, entre autres, en Pologne au Moyen Age. Leur synagogue était une des curiosités de Vilno jusqu'à la dernière guerre. L'un des derniers représentants de cette secte vénérable, savant historien, a pu me fournir l'explication que je cherchais¹. La voici :

Les bras étendus verticalement, paumes tournées en avant, expriment l'adoration (la reddition à Dieu, en effet, si vous voulez, me disait-il); les avant-bras étendus horizontalement sur les côtés, coudes au corps, paumes tournées vers le ciel, comme dans l'attente d'une goutte de pluie après une longue sécheresse, exprime la demande, l'imploration.

Les différents rites chrétiens — à part le rite copte — n'auraient gardé que le geste d'adoration pour les grandes prières solennelles (Préface ou Anaphore). Le geste d'imploration aurait disparu, mais pas avant le Moyen Age, puisque les artistes du Bas-Empire le connaissaient encore et l'ont fixé dans leurs mosaïques.

1. Il a eu l'obligeance de m'indiquer en outre les références suivantes : Léon NEMOQ, *Al Qirqisani's Account of the Jewish Sects and Christianity*. Hebrew Union College Annual, Vol. VII, Cincinnati, 1930, p. 334. Jacob Qirqisani, théologien Karaïte du x^e siècle, parle longuement des postures de prière.

Au xvii^e siècle un savant suédois Gustav Peringer ayant voyagé en Lithuanie, écrivait au sujet des Karaïtes qu'ils priaient « cum prosternationibus atque manuum elevationibus » (GJÖRWELL, t. IV. Det Svenska Biblioteket, Stockholm, 1760).

* * *

Le geste des mains jointes qui, pour le catholique moderne, semble être le symbole de la prière par excellence, est tout à fait inconnu dans la tradition chrétienne primitive, comme dans la tradition biblique. Nous serait-il venu des Indes, où on le trouve sur des bas-reliefs vieux de quelques millénaires ? Il est resté là-bas l'expression de respect. On se salue les uns les autres en joignant les mains (paumes à plat l'une sur l'autre, doigts verticaux). Les pouces se trouvent alors sur la poitrine, le bout des doigts au menton. Pour saluer un personnage de marque, on place les mains plus haut : les pouces sont alors au menton, et le bout des doigts à la hauteur du front. Pour saluer une divinité, on lève les mains jointes au-dessus de la tête en écartant les coudes. Cette posture est connue chez nous par les petites statues hindoues.

Comment le geste des mains jointes s'est-il introduit dans la Liturgie romaine, jusqu'à y prendre la première place, alors qu'il est resté inconnu dans les autres rites ? Serait-ce par le truchement des cours Carolingiennes, empruntant la même route que l'orgue offert à Charlemagne par Haroun al-Rachid, et qui devait peu à peu s'installer dans nos églises ? Les gestes, comme les mots font parfois d'étonnants voyages. Semblables aux graines portées par le vent, ils vont s'implanter dans un sol lointain, à des milliers de lieues de leur pays d'origine.

Toujours est-il que Charlemagne et Pépin le Bref se sont beaucoup occupés de Liturgie. D'étiquette aussi. Ne serait-ce pas l'un d'eux qui aurait fixé le cérémonial du serment

d'allégeance dont l'acte principal consistait pour le vassal à placer ses mains jointes entre celles de son souverain ? Ce geste, très expressif, s'est conservé dans la Liturgie anglicane du couronnement, qui reproduit sous une forme à peine altérée le cérémonial français du sacre royal depuis saint Louis.

Le geste des mains jointes réunies entre les mains d'autrui, se rencontre aussi dans la Liturgie — très archaïque — des Syriens Jacobites, non chez les célébrants, mais chez les fidèles. Il a remplacé le baiser de paix. L'un des fidèles ayant placé ses mains entre celles du diacre vient à son tour prendre celles du voisin entre les siennes et ainsi de suite tous les assistants se transmettent la paix comme un trésor qu'ils tiendraient dans leurs mains jointes. Les liturgistes syriens reconnaissent que ce geste n'est pas primitif ; on l'aurait substitué au baiser ou à l'accolade mais à quelle époque ? ils ne le disent pas. Cela aurait pu avoir lieu pendant les croisades. L'itinéraire du geste aurait été dans ce cas : Indes, Perse, France, Syrie.

Aborder le domaine du geste liturgique, c'est marcher à tâtons, car les historiens de la Liturgie, préoccupés des textes, ne s'en occupent que très peu. Le geste se transmet de vivant à vivant et quand on le néglige, le mot qui l'évoquait perd toute signification. L'expression « joindre les mains » est devenue pour nous synonyme de « prier » ; cependant le Christ et les Apôtres ne joignaient pas les mains, ils les élevaient, comme David.

* * *

Par ailleurs des textes chrétiens très anciens disent que les fidèles recevaient le pain consacré « *junctis manibus* ». Cette formule n'évoque pour nous aucun geste familier. Pour recevoir un petit objet, nous avons l'habitude non pas de joindre les mains, mais de les disjointre; pour tenir une bouchée de pain, une seule main suffit; pourquoi donc ce pluriel « *junctis manibus* »? Une fois de plus, la Liturgie Byzantine nous apportera la réponse. Pendant la semaine de Pâques, la porte de l'iconostase restant, exceptionnellement, ouverte, on peut voir le diacre (et les prêtres concélébrants, s'il y en a) recevoir le pain consacré dans le creux de la main droite appuyée sur la main gauche. C'est toujours de cette façon que les artistes byzantins représentent la Dernière Cène. Contrairement à l'usage qui a prévalu chez nous, le Christ est représenté debout et les Apôtres avancent vers lui les mains posées l'une sur l'autre tendues vers lui. Aucun geste n'exprime mieux la vénération, la précaution avec laquelle on reçoit le don inestimable.

* * *

L'attitude intérieure de respect, ou de « révérence » comme aurait dit Bérulle, peut s'exprimer de mille manières par des saluts, inclinations, genuflexions, prosternations. Il y en a une variété infinie dans les différents rites liturgiques. Ces attitudes sont plus ou moins archaïques ou récentes. Les hommes de la Bible priaient généralement

debout ou carrément prosternés, face contre terre. Cependant lors de la Dédicace du Temple, Salomon prie à genoux. Voici ce qui est dit dans le Livre des ROIS : *Lorsque Salomon eut achevé d'adresser au Seigneur toute cette prière et cette supplication, il se leva de devant l'autel du Seigneur où il était agenouillé, les mains étendues vers le ciel. Debout, il bénit toute l'assemblée d'Israël* (I ROIS 8, 54-55).

Dans la Liturgie chrétienne le célébrant est toujours debout. Parfois il se prosterne, comme dans l'adoration de la Croix le Vendredi saint, mais il ne se tient jamais à genoux. Il salue en inclinant la tête ou en ployant le dos. Les Dominicains distinguent cinq espèces de saluts : la petite inclination de la tête; l'inclination des épaules; l'inclination à mi-corps, mains aux genoux; la genuflexion bras croisés appuyés par terre; enfin la grande prosternation ou « *venia* » qui consiste à s'étendre de tout son long sur le côté droit, la tête appuyée sur le coude replié. Encore qu'un peu raide, la *venia* Dominicaine est très impressionnante, et certainement plus esthétique que le prosternement à plat ventre adopté par la Liturgie romaine pour les Ordinations.

Revenons aux inclinations. En ployant le dos il eut été laid de laisser pendre les bras; que faut-il en faire? La tradition monastique veut qu'on appuie les mains sur les genoux. De cette façon le degré de l'inclination est réglé : sans l'appui des mains on risquerait de s'incliner trop ou trop peu. Ainsi réglementé le geste est d'une élégance parfaite. On le retrouve identique chez les Arabes.

Quant à la prosternation, elle prend des formes différentes mais nulle part on ne retrouve la « *venia* » Dominicaine. Cisterciens, Byzantins, Juifs et Arabes se prosternent en se

mettant à genoux et en inclinant le front vers la terre. On constate toutefois des nuances : Juifs et Arabes posent les mains à plat par terre; Cisterciens et Byzantins s'appuient sur les articulations des doigts repliés, d'où, m'a-t-on expliqué, l'expression « faire la coulpe sur les articles » — « articles » indiquant les articulations des doigts et non pas les articles de la règle, comme on le croit souvent.

Les Byzantins font grand usage de la prosternation. L'un des auteurs de la « Philocalie » recommande à son disciple d'en faire cent par jour. Les Éthiopiens en font 42 à la file, en souvenir, disent-ils, des 42 coups que Jésus-Christ aurait reçus pendant la flagellation. En Pologne l'usage est répandu de prier étendu sur le sol, les bras en croix et *la bouche dans la poussière* comme le recommande Jérémie (LAM. 3, 23).

Les Dominicains ont gardé la tradition d'une autre attitude archaïque. Pour l'adoration de la Croix, le Vendredi saint, le prêtre ayant posé le crucifix sur les marches de l'autel, deux acolytes en aube, s'étendent à moitié des deux côtés. Appuyés sur un coude, la tête penchée sur le crucifix ils ont l'air de l'entourer d'un geste protecteur. Cet usage est très ancien, puisqu'il est attesté par Éthérie dans le récit de son voyage à Jérusalem au IV^e siècle.

L'attitude des acolytes Dominicains, à demi étendus sur le côté, ressemble beaucoup à la prosternation cartusienne (Celle-ci n'a en effet rien de commun avec la prosternation byzantine et Arabe où pointe des pieds, genoux, mains et front touchent la terre). Lorsqu'on a le privilège d'assister à la messe d'un Chartreux, on peut le voir, avant et après la messe, rester longuement prosterné sur les marches de l'autel. Assis sur le côté, les jambes repliées et le coude

appuyé, il penche légèrement la tête. Cette pose est celle du « Gladiateur mourant » au musée du Capitole et elle fait penser à ce verset de Jérémie : *Tu m'as séduit, Seigneur; et je me suis laissé séduire; tu m'as saisi, tu m'as vaincu* (JÉR. 20, 7). Ne sont-ils pas en effet des vaincus de Dieu, ceux en qui Dieu triomphe ?

De leur côté les Carmes ont conservé l'usage d'un salut qui pourrait bien leur venir d'Élie, tellement il est biblique, encore que la Bible ne l'ait pas décrit. Devant son supérieur le Carme se met à genoux et saisissant le bord de son scapulaire il y dépose un baiser. Ce geste est très beau. Il devait être courant au Moyen Age, car on en parle dans les romans de chevalerie. Il a laissé un vestige verbal dans la formule épistolaire consacrée lorsqu'on s'adresse à un cardinal : « Je baise la pourpre de Votre Éminence. »

Les Chartreux ne pratiquent pas ce geste envers leur supérieur, mais ils l'ont gardé dans leur Liturgie. Toutes les fois que le célébrant se retourne pour le « Dominus vobiscum », le servant saisit le bord de la chasuble et la porte à ses lèvres. Les Prémontrés font la même chose, mais seulement à la messe solennelle. L'usage de soulever la chasuble du prêtre à l'élévation, ne serait-il pas un geste tronqué, d'où le baiser a disparu ?

Lorsque les vêtements étaient longs et amples cela devait être un geste spontané de vénération que d'en saisir le bord et le porter aux lèvres. Il était habituel sans doute dans l'entourage de Jésus. N'est-ce pas celui que Marie-Magdeleine a esquissé quand le Ressuscité lui dit : *Ne me touche pas* (JEAN 20, 17) ?

Vénération et tendresse s'expriment spontanément par le

baiser. La Liturgie en fait grand usage. Non seulement le célébrant dépose des baisers sur l'autel, le calice, la patène, le missel, mais les acolytes lui baisent la main chaque fois qu'ils lui tendent un objet. Quel dommage que le baiser le plus significatif de tous, le baiser de paix, soit tellement escamoté qu'il est difficile d'en retrouver la forme primitive!

Il ne paraît pas probable qu'à l'origine on se donnait à l'église un baiser sur la bouche ou sur les joues. Ce geste d'une familiarité grossière n'est admis ni chez les Orientaux, ni en Occident dans les milieux traditionalistes, aristocratiques ou paysans. Au souverain, au supérieur, aux parents, aux aînés, on exprime l'affection, selon le lieu, l'époque et la condition, en leur baisant le pied, le genou ou la main. Entre égaux on s'incline de côté pour déposer un baiser sur l'épaule de l'autre. Tel est encore l'usage chez les Arabes, et en Pologne entre religieuses. Tel est encore le baiser de paix des concélébrants au rite byzantin. Tel devait-il être au rite romain avant de devenir une simple inclination de la tête.

A la messe pontificale chez les Ruthènes uniates, les prêtres s'agenouillent devant l'évêque incliné, lui baisent successivement le pied droit, le genou gauche et l'épaule droite.

* * *

Il existe une forme de salut particulière à l'Orient chrétien; c'est la métanie. Il consiste, en se tenant debout, à s'incliner profondément et à toucher la terre du revers de la main droite. Ce n'est pas du tout le salut pompeux du seigneur au temps de Louis XIII, qui balayait le sol de son

vaste chapeau à plumes, en esquissant une révérence. La métanie est d'origine égyptienne. J'ai lu quelque part que Hérodote se moquait des Égyptiens en disant qu'ils faisaient des saluts à la manière des singes, en touchant la terre de leur main. En dépit de la remarque désobligeante de Hérodote, la métanie est très belle. D'Égypte elle a passé dans le rite byzantin et avec lui elle s'est répandue dans tout l'Orient chrétien.

Le signe de croix est de tous les signes liturgiques le plus fréquent et le plus aimé. Dans la liturgie des sacrements l'officiant le fait le plus souvent avec le pouce sur le front du fidèle. A la messe il les trace horizontalement de la main au-dessus des oblats, et toutes les bénédictions sont données en forme de signe de croix vertical. Les fidèles « se signaient » autrefois comme nous le faisons à l'Évangile. « Le signe » ne s'accompagnait d'aucune formule; il est resté muet chez les Byzantins. Ceux-ci font le signe de croix en allant de l'épaule droite à l'épaule gauche et en le faisant suivre d'une métanie; les Arméniens font comme les Latins.

Le signe de croix est sous forme de geste l'équivalent de la formule « Per Christum Dominum nostrum ».

* * *

Le geste liturgique proprement dit étant réservé au célébrant et aux acolytes, il s'ensuit que les fidèles ont toujours participé à la Liturgie moins par le geste que par l'attitude. L'usage ancien voulait qu'ils se tinsent debout, comme le célébrant, s'inclinant, se mettant à genoux et se prosternant à certaines occasions, selon les indications du

diacre. Malheureusement la disparition du diacre en Occident et plus tard l'introduction des bancs a fait complètement reléguer dans l'oubli la participation active des fidèles par la prière corporelle.

Où chercher les vestiges de l'attitude ancienne des fidèles sinon là où la tradition s'est conservée intacte? Chez les moines et chez les Orientaux. En fréquentant leurs liturgies on voit subitement resurgir vivante une attitude dont le reliquat verbal ne signifiait plus rien. Voilà l'exemple d'un tel reliquat : *Élie monta au sommet du Carmel et se penchant contre terre il mit son visage entre ses genoux* (I ROIS 18, 42). Habités à vivre au milieu de meubles et à nous asseoir sur une chaise nous avons du mal à nous représenter l'attitude d'Élie. Or, on la retrouve vivante dans la Liturgie des Arméniens grégoriens. A la messe solennelle, les acolytes restent assis par terre, au bas des marches de l'autel. Ils ont les genoux au menton et quand ils inclinent la tête, le visage se trouve entre les genoux. Aucune autre attitude ne ramasse le corps à ce point; aucune ne symbolise mieux l'intensité du recueillement.

Un autre reliquat verbal sans lien avec nos mœurs se trouve dans l'Évangile de saint Luc. *Pendant que Jésus était à table (chez Simon le Pharisien) une femme pécheresse apporta un vase d'albâtre plein de parfum et se tint derrière, aux pieds de Jésus. Elle pleurait et bientôt elle les mouilla de ses larmes, puis les essuya avec ses cheveux, les baisa et les oignit de parfum* (LUC 7, 36-38).

La scène est tout simplement impossible à imaginer pour celui qui est toujours assis sur une chaise, les pieds sous la table. Que n'a-t-on pas fait pour reconstituer la scène! On

veut que Jésus ait été étendu sur un lit. Or les Orientaux sont toujours assis par terre; quand ils sont riches ils ont des tapis. A l'hôte de marque ils offrent un coussin ou un escabeau très bas, la table où l'on place le plat commun étant basse aussi. La scène chez Simon le Pharisien a dû se dérouler telle que je l'ai vue revivre devant moi dans une église de Ruthènes uniates. Le prêtre s'étant assis sur une chaise basse, face à l'autel, une femme vint par derrière, se mit à genoux à côté de la chaise, face à l'autel, comme le prêtre. Comme elle se baissait pour recevoir l'absolution, sa tête se trouvait si près des pieds du prêtre, que, tout comme la Madeleine, elle aurait pu les baiser. Peut-on mieux exprimer l'attitude de l'âme repentante, que par ce geste corporel, plus parlant que des mots?

Pour entrer en plein dans la prière liturgique il nous faut réapprendre à faire prier le corps.

Vicissitudes des structures

En dépit d'une origine commune et d'éléments communs, les différents rites liturgiques se distinguent par leurs structures. Les structures ont évolué au cours de l'histoire tout autant que les gestes, se développant dans un sens, s'atrophiant dans un autre, si bien qu'il subsiste parfois, tel un « organe témoin », un usage dont on ne connaît plus ni l'origine, ni le sens, ni la raison d'être. Il arrive alors qu'on lui attribue une signification nouvelle, qu'il n'avait pas primitivement.

Voici un exemple de ce processus. Il s'agit d'une structure complexe, la cérémonie des rameaux selon le rite romain. A la fin de la procession qui se déploie à l'extérieur de l'église et rappelle l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, on ferme la porte de l'église et le sous-diacre frappe trois coups avec la hampe sur laquelle est fixée la croix.

Pourquoi cette porte fermée ? Pourquoi ces coups ? Tout cela n'a rien à voir avec le récit évangélique. Une explication plausible se présente d'elle-même lorsqu'on assiste à la Liturgie des rameaux dans une église syrienne (rite de saint Jacques). Il y a ce jour-là deux processions, l'une le matin, l'autre le soir. Celle du matin rappelle l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Le prêtre fait alors le tour de l'église entouré d'enfants qui portent des rameaux en chantant. Celle du soir tient de l'apologue mimé et de l'exhortation, en illustrant la parabole des dix vierges dont cinq étaient sages et cinq étaient folles. Le célébrant se tient

alors devant la porte fermée de l'église et frappe en chantant : *Seigneur, Seigneur ouvrez-nous* (MATTH. 25, 11).

Les chrétiens de Rome auraient-ils trouvé quelque répugnance à s'identifier aux vierges folles ? Ils ont conservé l'usage de frapper à la porte, mais ils l'ont rattaché à la procession du matin où il ne s'explique pas, et pour lui donner un sens y ont ajouté un verset sur le *Roi de Gloire*¹.

* * *

La Liturgie primitive fait grand usage des processions. Éducatrice avisée, elle veut empoigner l'homme tout entier, l'esprit, l'âme et le corps, c'est pourquoi elle commence par mettre l'activité corporelle au rythme de l'esprit. Après cela, ouvrant l'Écriture, elle mettra au rythme de l'esprit l'activité psychique. Pour conduire l'homme jusqu'au trône de Dieu, la Liturgie lui apprend tout d'abord à diriger ses pas consciemment sur cette terre, que Dieu a appelé *l'escabeau de ses pieds* (IS. 66, 1).

Processions, allées et venues mettent dans la Liturgie beaucoup d'animation. Il serait faux, pour autant, de considérer la Liturgie comme un « jeu ». Ce terme, qu'on emploie quelquefois de nos jours, aurait fait frémir saint Jean Chrysostome. Il aurait provoqué la riposte fougueuse de saint François : « Domenedio non è buffone ! » Ni au sens où « jouer » veut dire « faire semblant » comme au théâtre, ni au sens où jouer veut dire s'ébattre sous la conduite d'un meneur comme chez les scouts, la Liturgie n'est un jeu.

1. Ce détail a été supprimé par la nouvelle ordonnance, obligatoire à partir de Pâques 1956.

La Liturgie est le mystère en acte. Le mystère est réel; l'action visible est symbolique. Le prêtre seul « célèbre le mystère »; les fidèles y participent, mais ne concélébrer pas. Pie XII a condamné l'emploi du terme « concélébrer » par rapport aux fidèles. Voici ses paroles : « Nous avons déjà, il y a sept ans... (dans l'encyclique « Mediator Dei », 1947) condamné l'erreur de ceux qui n'hésitent pas à déclarer que le commandement du Christ *Faites ceci en mémoire de moi* (LUC 22, 19) vise directement toute l'Église des Chrétiens et que de là découla, mais plus tard seulement, le sacerdoce hiérarchique. Aussi prétendent-ils que le peuple jouit d'un pouvoir sacerdotal et que le prêtre agit seulement comme délégué de la communauté. A cause de cela ils estiment que le sacrifice Eucharistique est au sens propre une « concélébration », et que les prêtres devraient « concélébrer » avec le peuple présent, plutôt que d'offrir le sacrifice en particulier en l'absence du peuple. A cette même occasion nous avons également rappelé en quel sens le célébrant peut être dit « représenter le peuple », à savoir, « parce qu'il représente Notre-Seigneur Jésus-Christ en tant qu'il est la tête de tous ses membres et qu'il s'offre lui-même pour eux; quand il s'approche de l'autel c'est donc en tant que ministre du Christ inférieur au Christ, mais supérieur au peuple ». (Allocution aux Cardinaux et Évêques, 2 nov. 1954).

Ceux qui justifient leur opinion erronée en s'appuyant sur le verset de saint Pierre où il parle au peuple de son *sacerdoce royal* ont négligé de regarder les versets suivants. Saint Pierre y exhorte les chrétiens à donner le bon exemple. C'est là, au

sens figuré, le sacerdoce du fidèle : *Vous, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, afin que vous annonciez les vertus de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière... Je vous exhorte à vous abstenir des convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme. Ayez au milieu des païens une bonne conduite* (1 PIERRE 2, 9-12).

La bonne conduite doit avant tout se manifester à l'église. Que les non-croyants, lorsqu'ils y entrent, comprennent à notre tenue que nous nous tenons devant Quelqu'un, Quelqu'un de très important et que nous aimons. Nous réaliserons ainsi le vœu de saint Pie X que les fidèles « participent activement aux saints mystères ».

« Participer activement » ce n'est ni assister mollement assis, alors que le prêtre se tient debout, ou le « doubler » en lisant le mot-à-mot du texte liturgique destiné au célébrant. Dans le premier cas on ne participe pas, dans le second on prétend concélébrer. Seuls des concélébrants prêtres sont tenus à prononcer les paroles du texte liturgique en même temps. « Participer activement » c'est remplir son rôle de fidèle, en se tenant, humble et attentif, dans la Présence de Dieu¹.

Pour savoir se tenir dans la Présence de Dieu, il est indispensable de savoir se déplacer posément au rythme de la

1. J'avais un jour dans une chapelle éteint l'électricité, avec la permission du célébrant, pour fixer l'attention d'une enfant sur les mains du prêtre. Arrive une brave dame et s'empresse de tout rallumer. Comme j'explique de quoi il s'agit : « Ah, ça non, dit-elle, si on ne lit pas, on rate sa messe. » Oh manie de l'imprimé! Aberration livresque apprise à l'école! oubli lamentable de ce qu'est la prière et surtout la messe! Prétention à concélébrer, comme si les fidèles n'avaient jamais prié avant Gutenberg!

Liturgie. D'où la valeur pédagogique des processions, à condition toutefois qu'elles ne dégèrent pas en cohue, qu'elles soient belles et solennelles comme chez les moines. Autrefois, chaque messe débutait par une procession, comme cela se pratique encore à Rome aux messes stationales, et sous forme réduite dans les messes pontificales, surtout au rite Lyonnais. Le chant des Psaumes pendant la procession s'est réduit peu à peu à deux versets qui ont gardé le nom d'Introït.

A défaut de procession il est bon de s'arrêter un instant sur le seuil de l'église pour se recueillir et entrer à pas lents, silencieux, selon l'esprit de la Liturgie.

* * *

Regardons de plus près la structure des rites liturgiques.

Tout le monde sait que la messe dérive de deux sources : la synaxe synagogale et la dernière Cène. La synaxe comportait chants, prières, lectures, récitations; la Dernière Cène a comporté les mêmes éléments, plus l'institution de l'Eucharistie, le va-et-vient et les gestes propres à un repas. Tous ces éléments sont entrés dans la Liturgie. Ils sont généralement très anciens, mais l'ordre dans lequel ils se suivent l'est beaucoup moins. Cet ordre — qui a donné le terme « *Ordo missae* » — n'était pas imposé au début. En se fixant, cet ordre est devenu la structure caractéristique de chaque rite. Il est intéressant à ce sujet de comparer deux liturgies très proches, dont les pièces, textes et gestes, sont les mêmes, mais se suivent selon un ordre différent. Je pense au rite ambrosien et au rite romain.

Au rite ambrosien le *Kyrie* se place après l'Évangile;

le *Credo* après l'Offertoire (comme chez les Byzantins); le *Lavabo* juste avant la Consécration, etc. Les gestes sont les mêmes que dans la tradition romaine, sauf que le prêtre ne se retourne pas pour dire « *Dominus vobiscum* ». Cela permet de supposer que lors de la cristallisation du rite ambrosien, l'autel se trouvait face au peuple comme l'autel papal dans les basiliques romaines. Ou bien, qu'à un moment donné, le prêtre a cessé de se retourner, comme dans le rite romain pour le dialogue avant la Préface, alors que pour le même dialogue le prêtre byzantin se retourne, ce qui semble plus normal.

Si l'on compare le rite romain actuel avec le rite dominicain, on s'aperçoit que les différences des textes sont minimales, et l'ordre en est le même. Ce qui diffère, c'est l'allure, ce sont les gestes : la manière de se retourner pour le « *Dominus vobiscum* » en s'écartant du centre et non en pivotant sur place; la manière de tenir les mains levées, les paumes en avant; la manière de faire la genuflexion sur les deux genoux aux paroles « *Et incarnatus est* »; la manière enfin de faire les signes de croix horizontaux sur les objets avec l'annulaire replié sur le pouce, comme le font les Orientaux. Deux gestes surtout attirent l'attention : l'Offertoire et le « *Supplices* ». A l'Offertoire, la patène avec l'hostie est posée sur le calice et le prêtre les élève en même temps. En disant « *supplices te rogamus* » le dominicain croise les bras de façon à ce que les doigts d'une main s'appuient sur l'autre épaule, et, ayant fait un pas en arrière, il s'incline profondément devant l'autel.

L'attitude des mains croisées sur la poitrine est très aimée des peintres. Depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours ils

l'imposent à leurs Vierges et leurs saints, parce qu'elle exprime admirablement l'humilité et le recueillement. Les fidèles de rite byzantin vont recevoir la communion les bras croisés.

A notre époque, dans certains milieux, s'est introduite la caricature de cette attitude : les bras entrelacés. Cette posture-là exprime l'arrogance. Comment le sens du geste s'est-il obnubilé au point que les chrétiens pieux, confondant les deux attitudes, aillent vers le banc de communion les bras entrelacés, le torse droit ? L'arrogance de la tenue extérieure peut-elle aller de pair avec l'humilité intérieure ? Il importe que le corps reflète les dispositions de l'esprit.

* * *

La Liturgie cartusienne comporte des particularités si nombreuses et si vénérables qu'il convient de s'y arrêter un instant. Le fait que le « Confiteor » est dit sur le côté, (le prêtre du côté de l'évangile, le servant du côté de l'Épître), indique bien qu'à proprement parler, la messe n'a pas encore commencé. Le missel est posé sur un coussin, et non pas sur un pupitre, meuble tout à fait récent, car il y a à peine cinquante ans qu'on l'a introduit. Le calice n'est pas recouvert d'une pale raide, mais enveloppé d'un grand corporal souple, comme chez les Orientaux, et comme chez nous le Jeudi saint. A la grand-messe le diacre balance l'encensoir à bout des chaînes, d'un geste ample du bras, comme le font les Orientaux. Comme eux il fait le tour de l'autel, celui-ci n'étant pas adossé au mur. Le diacre chartreux porte une longue étole dont il s'enveloppe en la croisant sur le dos, comme les diacres Orientaux et les anges des mosaïques

byzantines. Il en pose le pan sur le bras gauche, toujours comme le diacre en Orient. Ce geste n'expliquerait-il pas la provenance de notre manipule ? Il rappelle qu'à l'origine, l'étole était un insigne de dignité en usage chez les Romains, peut-être pour exécuter des gestes de commandement. L'allure toute orientale de la messe cartusienne tient toutefois moins à ces détails — pour significatifs qu'ils soient — qu'à deux attitudes essentielles : les bras levés à la manière du Crucifix et l'absence de genuflexions. En effet, la genuflexion est entrée dans la Liturgie romaine au XIV^e siècle seulement ; elle n'a pas été adoptée par les Chartreux qui avaient fixé la leur au XI^e siècle, lorsque la révérence se faisait par inclination à mi-corps, selon l'usage antique, toujours en honneur chez les Orientaux¹.

Les Chartreux ne font donc aucune genuflexion, pas même après la Consécration. Par contre à ce moment, ils ploient légèrement les deux genoux. Il y a l'élévation de l'hostie, mais pas l'élévation du calice, celle-ci ayant été ajoutée postérieurement, après l'hérésie de Bérenger au XII^e siècle. Le geste des bras levés, « à la manière du Crucifié » comme le spécifient les rubriques, est absolument saisissant. Les Byzantins l'ont aussi. Mieux qu'aucun autre, il fait comprendre la médiation du Christ et le rôle du prêtre, en tant que son remplaçant. Mieux que l'Élévation, ce geste résume la messe, et la situe, comme il convient, au centre de l'histoire, évoquant en même temps les bras levés de Moïse

1. Certaines Églises locales étant restées détachées de Rome, s'y sont rattachées au XIX^e siècle, quand le respect des traditions liturgiques n'était pas très vif. Elles ont alors romanisé leurs rites et adopté la genuflexion. Ainsi des Maronites.

sur le Nébo et les bras cloués du Christ sur le Calvaire. L'élévation n'est pas un geste gracieux : on ne montre pas un objet précieux par-dessus son dos ! Introduit au Moyen Age sur l'insistance du peuple qui voulait tromper sa faim du Pain vivant en regardant l'hostie, il n'est pas entré dans la Liturgie papale. Quand le Pape célèbre à l'autel de la Confession à Saint-Pierre, il montre l'hostie, puis le calice, en tournant à droite et à gauche d'un mouvement circulaire comme le fait le prêtre à la messe arménienne. Ce geste est très beau, et on ne peut s'empêcher de regretter que ce ne soit pas celui-ci qu'on ait adopté au Moyen Age pour satisfaire la piété des fidèles.

* * *

Les Offices de la Semaine sainte sont le document vivant le plus précieux et le plus vénérable de toute la tradition liturgique. Non parce que ces Offices sont plus solennels que ceux de tous les jours, mais parce qu'on a moins osé y toucher depuis les origines. La Liturgie romaine de la Semaine sainte est restée à peu près intacte depuis le ^ve siècle. Certains détails se retrouvent dans les Liturgies locales des Églises séparées depuis les premiers siècles du Christianisme. Tel, par exemple, l'emploi des crécelles le Vendredi saint. Celles-ci étaient d'un usage courant dans l'antiquité, avant l'introduction des cloches, et n'étaient nullement réservées au jour du grand deuil de l'Église. En adoptant cloches et sonnettes, on n'a pas introduit d'innovation dans la Liturgie du Vendredi saint. En Éthiopie, les moines agitent toujours des hochets au cours de leurs interminables psalmodies.

L'ordonnance et la structure des Offices de la Semaine

sainte a un caractère particulièrement frappant : la lenteur. Ces offices ont gardé le rythme d'une époque où les gens n'étaient pas pressés. Dans les ACTES des Apôtres, saint Luc décrit une réunion liturgique nocturne, au cours de laquelle un jeune homme assis sur le bord d'une fenêtre du deuxième étage, fut pris de sommeil, tomba et se tua sur place. Saint Paul l'ayant ressuscité séance tenante, la réunion a repris de plus belle pour durer jusqu'au matin (ACTES 20, 7-11). La lenteur reste la caractéristique des liturgies archaïques. On la retrouve dans les liturgies évoluées aux occasions solennelles. Les cérémonies de la Semaine sainte sont particulièrement longues chez les Byzantins, qui, aux jours où nous lisons la Passion, lisent un Évangile en entier. Les Éthiopiens dépassent encore les Byzantins. Pendant la Semaine sainte, le clergé quitte à peine l'église. Les journées sont réparties en cinq « heures » ou périodes de prières. La première va de minuit à sept heures, les suivantes de sept à neuf, de neuf à midi, de midi à trois heures, et de trois à six heures. En tout dix-huit heures de prière sur vingt-quatre. Les fidèles aussi sont d'une assiduité remarquable, puisqu'ils suivent de près l'horaire du clergé. Tous se tiennent debout à l'église, en s'appuyant sur un bâton, à moins qu'ils ne se prosternent. L'usage éthiopien était celui de Rome au temps de saint Léon, comme en témoigne un de ses sermons où il admet que les fidèles s'appuient sur leur bâton quand ils sont fatigués. Ainsi, en plein ^{xx}e siècle, se conserve en Éthiopie, l'attitude habituelle des premiers chrétiens.

Ces mœurs ne peuvent pas nous être indifférentes. Elles nous intéressent du fait qu'étant proches du Christ dans le

temps, elles sont souvent celles du Christ lui-même. A ce titre les moindres vestiges du passé sont infiniment précieux. D'autant plus qu'ils sont destinés à disparaître. Les groupes ethniques où ils se conservent se fondent peu à peu dans les grandes masses anonymes. D'ici peu tous les hommes vêtus des mêmes vêtements de confection, le même bracelet-montre au poignet, adopteront le même sans gêne. A l'église, confortablement agenouillés sur des tapis-mousse, ils seront tous également talonnés par la hâte. Comment l'esprit de prière pourra-t-il être préservé autrement que par la fidélité à la Tradition ? à cette Tradition qui nous vient des Apôtres et par eux de Jésus-Christ.

Si le Christ a choisi d'être oriental et sémite, s'Il a adopté le rythme de prière de son peuple, c'est que ce rythme est le mieux fait pour accorder l'homme au rythme de Dieu. La prière demande du temps. Non pas que Dieu ait besoin de nos prières, ni qu'Il les évalue au chronomètre, mais que l'homme, à cause de la complexité de son être triple, esprit, âme et corps, doit peiner pour arriver au recueillement. On ne saute pas dans le recueillement à pieds joints, on y pénètre lentement, peu à peu, précisément au rythme de la Liturgie.

Mieux que la Liturgie journalière, écourtée par les exigences de la vie profane, celle de la Semaine sainte, fidèle au rythme ancien, est propre à produire dans les âmes les attitudes intérieures qui étaient celles du Christ. *Ayez en vous les sentiments mêmes qui animaient le Christ Jésus.* (PHIL. 2, 5). Elle demande au fidèle de laisser les préoccupations profanes sur le seuil, de surmonter la fatigue du corps et d'apaiser l'agitation de l'âme, afin que, *s'attachant au Seigneur, l'homme devienne un seul esprit avec Lui* (1 COR. 6, 17).

IV

LE GESTE LITURGIQUE
ENGAGEMENT DE L'HOMME
TOUT ENTIER

Mieux que la parole, le geste exprime les tendances profondes de l'être. En effet, le domaine de la parole recouvre celui de la pensée notionnelle sans pouvoir aller au-delà. Tout ce qui se situe en deçà ou au-delà du registre conceptuel s'exprime par le geste. Avant de pouvoir rien formuler en sons ou en concepts, l'homme recule devant le danger, tend les bras vers son amour, se prosterne devant Dieu. Par là il se révèle, se trahit et aussi il s'engage. Il a suffi qu'Ève tende la main vers le fruit défendu pour que l'humanité soit déchue; il a fallu qu'Abraham quittât sa maison et son pays, pour qu'en son descendant *soient bénies toutes les nations de la terre* (GEN. 12, 3).

La dignité du corps lui vient en effet de ce qu'il n'est rien moins que l'instrument de l'esprit. Il est son associé, dans un univers où tout est à la fois réel et symbolique, éphémère et orienté vers l'éternité. L'originalité de la Bible, l'indépendance de sa métaphysique implicite, consistent précisément en ce que, loin de dénigrer le corps ou de nier la matière, elle regarde l'univers entier comme l'œuvre très bonne du Créateur.

Dès lors le corps et le monde sensible sont associés à la divine aventure de l'esprit. « Le corps a été donné à l'âme pour la purifier », disait joliment Kierkegaard. Selon la terminologie de saint Paul, le corps et l'âme formant ensemble la chair, doivent se soumettre aux exigences de l'esprit, afin que, sortant triomphant des épreuves de la vie,

*l'être tout entier, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible jusqu'à l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1 THESS. 5, 23)*¹.

1. Dans le n° 4 de *Bible et vie chrétienne*, Dom Charlier écrit : « Le corps est l'implantation profonde de l'être dans la réalité du monde visible... L'âme, elle, est ce milieu mouvant de la vie qui dans l'intime du corps vibre, sent, voit et pense... Mais l'esprit, c'est le principe et la racine vivante de la personne... L'esprit, c'est ce qui dit « je ».

Dans le n° 5 de la même Revue, Dom Fransen précise la Tradition Biblique : « *Le corps* n'est pas la réalité matérielle de l'homme, comme pour le grec, mais l'aspect apparent de son être. *L'âme* ne désigne pas davantage le principe spirituel, mais le *nèphès*, centre des manifestations vitales conscientes en liaison étroite avec le corps. *L'esprit* surtout est une notion étrangère à celle du *noûs* grec; celui-ci est la pointe spirituelle de l'intelligence, celui-là est la racine vivante et dynamique de la personne, source de sa lucidité et de sa liberté, susceptible d'être ouverte à l'Esprit même de Dieu ».

En dehors de toute spéculation théologique, sainte Catherine de Gênes reconnaît les trois plans de la vie humaine par expérience personnelle. Dans ses « Dialogues », elle fait intervenir d'abord le corps en opposition à l'âme; ensuite l'âme avec le corps subjugué sous le nom de « humanité » en opposition à l'esprit.

L'ascèse du geste

L'homme naît incomplet, mais perfectible. Son corps, apparemment si semblable à celui des animaux, s'en distingue par le fait qu'il n'est pas régi par un instinct infaillible, mais destiné à devenir au bout d'un long apprentissage l'instrument obéissant d'une conscience humaine.

Cette conscience ne peut pas se développer sans l'aide d'autres hommes : parents et éducateurs. A ceux-ci incombe la tâche de parfaire la création de Dieu : *Nous sommes ouvriers de Dieu*, dit saint Paul (1 COR. 3, 9). Si bien que l'on peut affirmer : pas d'éducation, pas de conscience.

De toute évidence là où il n'y a pas de conscience humaine, il ne peut y avoir de comportement humain. Romulus et Remus, aussi bien que le héros du *Livre de la jungle* de Kipling, sont des fictions irréelles, car il est avéré que sans l'exemple d'autres hommes et un long apprentissage, le petit de l'homme ne devient pas homme, mais quelque chose d'inférieur à une bête.

La médecine a enregistré de nombreux cas d'enfants élevés par des animaux. Le dernier en date est celui de Rama, l'enfant loup découvert aux Indes au début de 1954. Mieux étudié est le cas de deux fillettes, Amela et Kamela, recueillies par le pasteur Singh en 1921. (Son livre s'appelle *The wolf Children*). Une fois capturés, ces enfants n'ont plus vécu longtemps. D'une façon générale ils n'ont pas pu s'adapter,

car ils n'ont ni comportement humain, ni conscience humaine parce qu'ils n'ont pas eu d'éducation humaine¹.

L'importance primordiale de la première éducation, son rôle irremplaçable et l'impossibilité de développer la conscience ultérieurement lorsqu'elle a manqué me semble encore mieux prouvée par le cas beaucoup moins connu des U.R.K.I. ou hommes sauvages de Russie. Ceux-ci n'ont pas été élevés par des animaux, mais, soustraits à toute influence éducative des adultes, ils ont vécu entre eux, comme un troupeau.

Vers 1920 les journaux du monde entier ont parlé des bandes d'enfants abandonnés qui, depuis 1914, vivaient seuls dans les steppes de Russie. On les appelait « bezprizorni », c'est-à-dire, « sans appartenance ». Ils rôdaient en bande, comme des loups, attaquant et pillant les villages. Beaucoup ont été abattus, comme des loups. Ceux qu'on a capturés ont été enfermés dans des camps où l'on comptait faire leur rééducation. Là-dessus le rideau de fer s'était baissé, on n'a plus entendu parler d'eux. Or, pendant la deuxième guerre mondiale, de nombreux déportés se sont trouvés dans des camps à côté d'étranges créatures surnommés U.R.K.I. (abréviation administrative) ou bien, plus simplement « hommes sauvages ». C'étaient les anciens « bezprizorni » de 1920. Leur éducation s'était avérée impossible, ils n'ont pas pu être

1. Il est tout à fait déplacé de s'inquiéter de leur destinée éternelle. Nous savons que *pas un passereau ne tombe du nid sans le Père qui est dans les cieux* (MATTH. 10, 29). Au moment de la mort, Dieu peut illuminer leur esprit d'une lumière spirituelle aussi facilement qu'il illumine l'esprit d'un homme intelligent, mais qui a été privé des conditions nécessaires pour vivre d'une vie surnaturelle, vie de foi et d'amour pour Dieu. Il est déplacé de penser que Dieu est moins charitable que nous.

utilisés comme main-d'œuvre. Voici le témoignage de ceux qui ont été condamnés à vivre auprès d'eux. « Leurs mains sont inhabiles, leurs gestes incohérents; leur langage rudimentaire. Incapables d'un effort suivi, inutilisables même comme bêtes de somme, ils restent tassés entre eux comme un troupeau, ne se mêlant jamais aux autres hommes. Dans le camp, ils accaparaient la marmite commune et la meilleure place auprès du feu au détriment des autres prisonniers. Pareils à des fauves dans une cage, ils remuent sans arrêt, tournant la tête de droite à gauche, et leur regard inquiet ne se fixe sur rien ».

Tous ces détails sont extrêmement symptomatiques. Par opposition il nous est facile de trouver le portrait de l'homme dont la conscience a été bien développée et que pour abrégé nous appellerons « l'homme conscient ».

L'homme conscient est attentif, maître de ses gestes, habile de ses mains, travailleur, réfléchi, ordonné, confiant et serviable. Sa démarche est ferme, son regard droit, ses gestes précis, sa parole claire. Il a le goût de l'effort et le respect du travail d'autrui. Il évite le troupeau, aime à travailler seul, mais il va vers les autres avec le sourire, capable de s'associer à eux.

Pour résumer on peut dire que chez l'homme conscient il y a équilibre entre les énergies centripètes et centrifuges. Les énergies centripètes sont : l'attention et la maîtrise de soi; les énergies centrifuges : l'activité et la confiance. Chez les hommes sauvages, les énergies ont dévié : celles qui devaient aller du dehors au-dedans se sont éparpillées; celles qui devaient aller du dedans au dehors se sont repliées. L'instinct animal n'ayant pas été freiné, le « moi » humain

n'est pas devenu maître de son instrument, ni n'a trouvé de place dans l'univers.

Ceci faute d'éducation première. Seule l'éducation fait de l'enfant un homme. Même la plus mauvaise, celle qui, en l'entraînant au mal, en fait un homme pervers empêche qu'il ne devienne une bête. Mais il s'agit d'une éducation « bonne ». D'une éducation qui en fasse un homme conscient et responsable : conscient de son « moi » humain et responsable de ses actes.

L'homme étant triple, corps, âme et esprit, le « moi » conscient peut s'établir sur des plans différents d'où dépend aussi le sens de responsabilité.

« Moi », peut dire l'homme, c'est ce corps qui veut jouir en utilisant les ressources de la terre. Je ne suis responsable que devant le gendarme.

« Moi », peut aussi dire l'homme, je suis celui qui pense. Je compare, je classe, j'évalue. La matière m'obéit parce que je l'analyse. Je me sens responsable devant moi-même et devant mes semblables.

« Moi », peut enfin dire l'homme, je suis un être fini, dépendant d'un Être Infini, dont je retrouve en moi la trace. Sans pouvoir l'atteindre, je l'adore et me reconnais responsable devant Lui.

Les sages de l'antiquité sont parvenus jusque-là. Mais incapables, par leurs propres forces, de découvrir la relation entre Dieu-Esprit et l'univers matériel, ils ont tantôt nié l'esprit, tantôt nié le monde.

Avec la Révélation Biblique, il y a intervention personnelle de Dieu et influence directe sur la pensée humaine. D'où une conception originale des relations entre Dieu et

l'univers, relation de Créateur à créature. Pour les hommes de la Bible *Dieu est le créateur des esprits et de toute chair*, comme dit Moïse et à sa suite Josué (NOMB. 27, 16). Et *la chair doit être soumise à l'esprit*, comme dira saint Paul (ROM. 11, 13). Mais l'homme de la Bible ne spéculait pas : il vit sa métaphysique en agissant.

C'est cette métaphysique vécue qui inspire la Liturgie, c'est à vivre cette métaphysique que la Liturgie nous entraîne.

Chose étrange, après vingt siècles de christianisme, la métaphysique biblique n'a pas pénétré dans les mœurs scolaires. Celles-ci s'inspirent du dualisme platonicien. Opposant matière et pensée, l'école (qui se dit « ancienne » et que j'appellerais plutôt « routinière ») exige l'immobilité du corps en classe en vue de favoriser l'activité de la pensée; elle tolère par contre des gestes inconsidérés pendant la récréation, en guise de concession à la matière. L'école dite « nouvelle » a gardé la même opposition entre matière et esprit en renversant les valeurs : elle accorde plus d'importance aux exigences du corps et prise moins la pensée désintéressée. Indépendamment de leurs tendances théoriques, les deux écoles sont pratiquement dualistes¹.

Tout autre est la tradition biblique.

1. Aristote avait bien tenté de remédier au dualisme platonicien en affirmant l'unité vitale du corps et de l'esprit en l'homme, mais sa conception n'a eu aucune influence pratique sur les mœurs scolaires. Négligé par les Pères de l'Église, qui lui préféraient Platon, Aristote a trouvé sa revanche grâce à saint Thomas. Mais les mœurs scolaires étaient si bien établies de son temps, que les scolastiques les plus fervents ont adopté à l'école l'alternance de l'activité mentale et de l'activité musculaire.

Cette tradition est restée vivante, journallement pratiquée dans les écoles juives et arabes où les élèves étudient en bougeant, le balancement rythmique du corps étant considéré comme favorable à l'effort de la pensée.

La tradition biblique est restée vivante encore ailleurs : dans la Liturgie. La Liturgie exige le mouvement. Elle veut que le déplacement du corps dans l'espace soit simultané (non alterné) avec l'effort psychique de recueillement. Elle diffère donc essentiellement de la routine scolaire, attachée au régime d'alternance : activité mentale, activité musculaire.

Les conséquences de ce régime sont graves. Par l'alternance de l'activité mentale et corporelle, par l'immobilité qu'elle impose en classe et le déchaînement qu'elle tolère en récréation, par l'abus de la parole, qui lasse l'attention et provoque des évasions dans le monde imaginaire, l'école ancienne scinde et morcelle la personnalité. Elle fait de l'homme une mécanique.

L'école nouvelle a voulu éviter cette erreur, mais elle en a commis d'autres. Confondant bonheur et exubérance, activité et mobilité, épanouissement et amour de soi, liberté et absence de frein, elle favorise les impulsions instinctives, le caprice et l'incohérence, si bien qu'elle désagrège la personnalité et fait de l'homme une épave ballotée par le hasard. Aux deux écoles, il manque l'essentiel pour former l'homme équilibré : le principe de cohésion.

Dans la Liturgie le principe de cohésion est Dieu, *Dieu des esprits et de toute chair* (NOMB. 27, 16). Dieu veut que la chair agisse de concert avec l'esprit. Aussi bien la Liturgie, empoignant l'homme tout entier, fait-elle agir simultanément le corps, l'âme et l'esprit. Par là, elle va à l'encontre

de l'éducation scolaire. Quoi d'étonnant qu'il soit difficile à l'homme façonné par l'école de se plier aux exigences de la Liturgie ? Quoi d'étonnant qu'il ne sache pas faire prier son corps ?

Le geste liturgique est une ascèse. Ascèse au sens strict, elle impose au corps et à l'âme des attitudes conformes aux exigences de l'esprit. Loin de diminuer l'homme elle l'épanouit. Elle l'entoure de beauté et lui fait goûter la paix.

Pourquoi ne pas remédier aux déficiences de l'école en prenant la Liturgie comme norme de nos efforts éducatifs ?

Ceci n'est pas un vœu utopique. Nous avons tenté de le faire.

L'ordonnance de nos classes s'inspire de l'église en vue de favoriser le recueillement. Des panneaux en bois suppriment les angles, parce que la ligne courbe, comme celle de l'abside, aide à ramasser les énergies éparpillées. Rideaux et peinture sur les vitres tamisent la lumière du dehors. Abajour atténuent la crudité de la lumière électrique. Les tables individuelles sont placées en tous sens. Le travail est strictement individuel. Il n'y a aucune compétition, aucune émulation possible. Dans le milieu ainsi préparé, les élèves apprennent à circuler sur la pointe des pieds, à parler à voix basse, à choisir leur travail, et à le corriger elles-mêmes. Elles s'habituent ainsi « à penser en bougeant ». Aussi bien, quand, ayant écarté les tables, elles « bougent en pensant » au rythme d'une chanson populaire, c'est toujours l'âme qui commande au corps et le réduit à obéissance.

De même qu'à l'église chacun, recueilli en son for intérieur, y est seul avec Dieu et cependant tous ensemble les fidèles réunis participent à l'action liturgique, dans nos

classes chaque élève se concentre sur le travail qu'elle a choisi, et toutes ensemble règlent leurs mouvements par rapport aux autres, selon le rythme du chant.

La Liturgie est notre modèle. La Liturgie est notre critère. C'est à elle que nous nous référons pour prendre des décisions, pour discriminer, pour juger, pour choisir. Grâce à elle nous ne trouvons pas impossible de concilier les exigences du programme avec l'initiative personnelle, la discipline et la liberté.

Si de jour en jour nous constatons les progrès de nos élèves, si nous les voyons devenir plus attentives, plus obéissantes, plus ordonnées, plus aimables, plus épanouies, c'est grâce à l'ascèse du geste.

L'éducation du geste joue dans nos classes un rôle primordial. C'est au progrès de leur tenue que se mesurent les progrès intellectuels et spirituels. Quand au professeur, il doit faire de chaque leçon une célébration.

La valeur ontologique du geste tient à ce qu'il est l'aboutissement d'une délibération intérieure devant un choix :

*Voici, je mets devant toi
le bien et le mal, la vie et la mort
afin que tu choisisses et que tu vives (DEUT. 30, 19).*

Accomplir délibérément des gestes ordonnés, c'est choisir le bien.

* * *

L'éducation religieuse proprement dite se fait dans nos classes sous l'impulsion directe de la Liturgie. Quel que soit

l'âge des enfants et le programme de l'instruction religieuse, il s'agit d'une seule chose : établir des relations directes avec Dieu; et pour y arriver il n'y a pas de meilleur moyen que la Liturgie.

Nous apprenons donc « à participer activement aux saints mystères » selon le vœu de Pie X, ou, comme les enfants disent : nous apprenons à « suivre la messe en bougeant ». Le geste liturgique nous introduit dans les mystères de la foi. Il nous apprend à choisir.

*Voici que je mets devant toi
la vie et la mort
afin que tu choisisses et que tu vives! (DEUT. 30, 19).*

En accomplissant les gestes liturgiques l'homme choisit Dieu.

L'emprise de Dieu

Choisir Dieu, c'est se prêter à l'emprise divine. De fait l'homme ne saurait s'y soustraire, parce que toute la création accomplit la volonté du Créateur. Mais à l'homme il est donné de l'accomplir selon son choix : ou bien à contre-cœur et de mauvais gré; ou bien de grand cœur, en plein accord avec son Maître.

Dieu sollicite cet accord de mille façons : *multiforiam multisque modis* (HEBR. 1, 1), par la Révélation et par la grâce, parce qu'il veut faire partager à l'homme son propre bonheur.

L'irruption de Dieu dans l'histoire humaine n'est point un événement révolu, mais une réalité toujours actuelle. A tout instant, Dieu nous crée et nous appelle; à tout instant le Fils nous sauve et nous conduit au Père. Serons-nous attentifs et dociles, ou rebelles et sourds?

Un enfant de six ans me disait la veille de sa première communion : « Quand Dieu parle, il ne fait pas de bruit. On ne l'entend pas, mais on le sent. Alors l'âme bouge. »

Comment ne pas tressaillir devant un témoignage aussi authentique?

Lorsque l'âme bouge, mue par le souffle de l'Esprit, elle oblige le corps à lui obéir.

« Vous avez vu, me disait l'enfant le lendemain après avoir communiqué, j'étais très attentif. Attentif à tout ce que le prêtre faisait, à tout ce qu'il disait. Et je lui répondais. Naturellement pas avec mes lèvres, mais dans mon cœur. »

La voilà, vécue, « la participation active ». Le cœur attentif et les membres dociles, prêtre et fidèles se tiennent ensemble devant Dieu. *Me voici*, disent les pieds du prêtre en allant et venant à l'autel. *Me voici, je viens pour faire ta volonté* (PS. 40, 8). Et les pieds du fidèle dans la nef répètent de même : *Me voici*.

O Dieu aie pitié de moi, pécheur (LUC 18, 13), dit le poing du prêtre en frappant la poitrine. Et le poing du fidèle lui fait écho : *Aie pitié*.

Père Saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés (JEAN 17, 11), disent les mains jointes du prêtre et du fidèle au memento.

Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre (LUC 10, 21), disent les yeux levés. *Père, glorifie ton nom* (JEAN 12, 28), disent les bras étendus.

Qui donc prie ainsi? Est-ce le prêtre? Est-ce le fidèle? C'est le Christ lui-même. Il a absorbé la prière de tous les deux dans la sienne.

Le corps ne sent rien, sinon courbatures; l'âme ne sent rien, sinon distractions. Combien elles sont gênantes! Gênantes, oui, pour l'homme, mais pas pour Jésus-Christ. *Il sait ce qui est dans l'homme* (JEAN 2, 25), aussi ne lui demande-t-il que la vigilance : *Veillez et priez, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible* (MATTH. 26, 41).

La chair, corps et âme ensemble, doit veiller et prier. Comment l'âme veillerait-elle si le corps somnole? Le corps, comment prierait-il si l'âme ne lui impose des attitudes de prière? La Liturgie met d'accord l'âme avec le corps, en les soumettant ensemble au rythme de l'Esprit.

Et tandis que la chair peine pour rester vigilante, malgré les courbatures et les distractions, le Christ s'empare de l'esprit, et dans le secret de la foi, il intègre l'homme tout entier dans sa propre prière.

*Père, ceux que Tu m'as donnés
je veux que là où je suis
ils soient aussi avec moi,
pour qu'ils contemplent la gloire
que Tu m'as donnée,
parce que Tu m'as aimé
avant que le monde ne fût (JEAN 17, 24).*

En participant « tout entier » à la messe, le fidèle prend part à la Liturgie éternelle que le Fils célèbre à la gloire du Père avec tous les élus. Jamais cette Liturgie ne prendra fin; jamais ne s'épuisera la joie réciproque du Père et du Fils; jamais ne tarira l'exubérance créatrice de Dieu ni l'abondance de son salut.

A la messe l'éternité se résume dans le temps; le temps acquiert une valeur d'éternité.

« O admirable commercium », pouvons-nous chanter avec la Liturgie (vêpres du 1^{er} janvier) et redire avec les chrétiens des premiers âges :

« Gloire au Père et au Fils
avec le Saint-Esprit
dans la Sainte Église. »

TABLE DES MATIÈRES

Initiatives divines	9
I. GESTES LITURGIQUES DE JÉSUS-CHRIST	11
Gestes d'humilité	15
Gestes de puissance	25
II. GESTES LITURGIQUES DANS L'ANCIEN TESTAMENT	35
Gestes dictés par Dieu	40
Gestes spontanés de l'homme	49
III. GESTES ET STRUCTURES DES RITES LITURGIQUES	55
Vicissitudes des gestes	61
Vicissitudes des structures	74
IV. LE GESTE LITURGIQUE, ENGAGEMENT DE L'HOMME TOUT ENTIER.	85
L'ascèse du geste	89
L'emprise de Dieu	98